



**HAL**  
open science

## La mémoire comme oubli: les transformations de Mayanja au Buganda (XVIIIe -XXIe siècle)

Henri Medard

► **To cite this version:**

Henri Medard. La mémoire comme oubli: les transformations de Mayanja au Buganda (XVIIIe -XXIe siècle). *Journal des Africanistes*, 2016, 86 (1), pp.130-169. halshs-01515371

**HAL Id: halshs-01515371**

**<https://shs.hal.science/halshs-01515371>**

Submitted on 26 Feb 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## La mémoire comme oubli : les transformations de Mayanja au Buganda (XVIII<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles)

*Memory as Forgetting: Mayanja's transformation in Buganda (18th-21th  
Centuries)*

**Henri Médard**

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/africanistes/4930>

ISSN : 1957-7850

**Éditeur**

Société des africanistes

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 avril 2016

Pagination : 130-169

ISBN : 978-2-908948-44-8

ISSN : 0399-0346

Ce document vous est offert par Centre national de la recherche scientifique (CNRS)



**Référence électronique**

Henri Médard, « La mémoire comme oubli : les transformations de Mayanja au Buganda (XVIII<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles) », *Journal des africanistes* [En ligne], 86 : 1 | 2016, mis en ligne le 05 avril 2018, consulté le 12 février 2019. URL : <http://journals.openedition.org/africanistes/4930>

---

*Résumé***La mémoire comme oubli : les transformations de Mayanja au Buganda (xviii<sup>e</sup>-xxi<sup>e</sup> siècles)**

Un léopard empaillé vieux de plus d'un siècle, baptisé Mayanja, a été détruit le 16 mars 2010 dans un incendie qui ravageait les tombeaux royaux de Kasubi (Kampala, Ouganda). Ces derniers sont classés parmi les sites du patrimoine mondial de l'Unesco. Mayanja était un léopard, un dieu, une rivière avec des lieux d'exécution qui traversent le cœur du Buganda et un jumeau né d'un inceste royal. Avec le temps, des significations successives ont été attribuées à la rivière. De nouveaux mythes furent nécessaires pour effacer les anciens devenus subversifs. Les mythes sur l'inceste associé à Mayanja se développèrent au xix<sup>e</sup> siècle pour camoufler le sanctuaire du roi Kagulu, le plus haï et tyrannique souverain de la mémoire du royaume. Plus encore, leur fonction fut de camoufler la succession de femmes du clan Léopard au pouvoir durant le second quart du xviii<sup>e</sup> siècle peu après la chute de Kagulu. La Mayanja est ainsi lieu d'oubli autant que de mémoire.

**Mots-clés :** Ouganda, royauté, sacré, patrimoine.

*Abstract***Memory as Forgetting: Mayanja's transformation in Buganda (18th-21th Centuries)**

A stuffed leopard more than a century old named Mayanja was destroyed the 16th of March 2010 during the fire that raked Kasubi (Kampala, Uganda), the royal tombs of the Kings of Buganda listed among Unesco World heritage sites. Mayanja was a leopard, a god, a river with execution sites crossing the heart of the kingdom of Buganda, a spirit, a prince and a twin born from royal incest. In Mayanja we find a layered history. Successive meanings have clung to Mayanja. New meanings also tried to erase older ones that had become subversive. We argue that incest myths were developed in the 19th century to hide the sanctuary of Kagulu, the most hated and tyrannical king in ganda memory who ruled in 2nd quarter of the 18th century and even more the succession of female rulers from the leopard clan who ruled closely after. Mayanja is not only a place of memory, it is a place to erase and forget.

**Keywords:** Uganda, Kingdom, Sacredness, Heritage.

# LA MÉMOIRE COMME OUBLI : LES TRANSFORMATIONS DE MAYANJA AU BUGANDA (XVIII<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> SIÈCLES)

HENRI MÉDARD<sup>1</sup>

IMAF, UNIVERSITÉ AIX-MARSEILLE

Dans la nuit du 16 au 17 mars 2010, les tombeaux des rois du Buganda, construits à Kasubi, l'une des collines de Kampala, la capitale de l'Ouganda, prennent feu. Choquée, persuadée qu'il s'agit d'un complot de la part du gouvernement, la population s'assemble autour du sinistre et affronte les forces de l'ordre qui ouvrent le feu de façon indiscriminée. Trois morts, au minimum, et de nombreux blessés sont à déplorer. Le bâtiment principal, classé au patrimoine mondial de l'Unesco depuis 2001<sup>2</sup>, est totalement détruit dans le sinistre. Parmi les objets perdus, des cordons ombilicaux de la famille royale et un léopard empaillé, nommé Mayanja.

Avec la disparition de cet animal, c'est une nouvelle page d'une histoire complexe, longue de plusieurs siècles, qui est tournée. Mayanja désigne de multiples entités : une panthère, une rivière et ses deux bras « jumeaux », des jumeaux princiers nés d'un inceste, un dieu et son médium. Les sens de ce nom polysémique s'enchevêtrent, s'additionnent, se cachent et s'excluent tout à la fois. Mayanja constitue tout en même temps un lieu de mémoire et un lieu d'oubli volontaire.

L'étude des lieux de mémoire constitue une voie particulièrement adaptée pour remonter dans le passé du continent africain<sup>3</sup>. Elle permet de démêler l'enchevêtrement des sens accumulés au cours des siècles, travail indispensable pour déterminer une chronologie et lutter contre les anachronismes. D'une certaine façon, une approche construite autour d'un lieu de mémoire actuel oblige à cette déconstruction indispensable des sources, dont elle peut ainsi apporter une critique approfondie. Les études lancées par Pierre Nora (entre 1984 et 1992) autour des lieux de mémoire en France ont été, en ce sens, un des aboutissements les plus féconds. Dans cette lignée, est paru en 1999 le livre de Jean-Pierre Chrétien

1. Je remercie Marie-Pierre Ballarin, Pauline Bernard, Shane Doyle, Valérie Golaz, Ikram Kidari, Claire Médard et Rhiannon Stephens pour leurs relectures et leurs commentaires.

2. Voir la page « Tombes des rois du Buganda à Kasubi », sur le site de l'Unesco : <<http://whc.unesco.org/fr/list/1022/documents>> consulté le 21/06/2016.

3. Nous avons adopté une démarche contraire mais complémentaire à celle de Cecilia Pennacini, dans ce même numéro. Elle part du passé pour regarder comment le patrimoine se constitue. Nous partons du présent pour reconstituer le passé. Dans le premier cas, le concept de *patrimoine* donne sa pleine mesure, dans le second, celui de « lieu de mémoire » est préférable. Il est plus descriptif, plus neutre et son sens en anglais, « *places of memories* », est plus aisé à comprendre par mes interlocuteurs est-africains.

et Jean-Louis Triaud sur les lieux de mémoire en Afrique. D'un point de vue méthodologique, la relation entre l'historien et les lieux de mémoire se décline différemment en Afrique et en Europe. Loin de la pléthore d'archives de l'histoire de l'Occident, l'historien de l'Afrique est contraint de faire preuve d'imagination avec des sources hétéroclites, fragiles et d'un maniement complexe. Les lieux de mémoire font partie de ces objets qu'on ne saurait négliger, en histoire africaine.

L'étude des lieux de mémoire, malgré ses dangers et les risques de dérapage, constitue l'une des rares approches possibles pour remonter à un passé lointain. De façon plus explicite qu'ailleurs, en Afrique, l'opération historiographique se définit comme un rapport entre présent et passé (suivant l'expression d'Henri-Irénée Marrou<sup>4</sup>). Les historiens de l'Afrique sont contraints en permanence à un va-et-vient chronologique, même pour des périodes relativement anciennes comme, ici, le XVIII<sup>e</sup> siècle.

Au royaume du Buganda, tous les lieux de mémoire claniques ou royaux importants sont associés à des sanctuaires, inscrits dans des bois sacrés. Le Buganda est un royaume de l'Afrique des Grands Lacs qui connaît un essor territorial important au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle. Durant la seconde moitié du siècle, le pays s'émancipe de son grand voisin du Nord, le Bunyoro. C'est une période de profonde réorganisation. La religion et l'État sont largement transformés. C'est une époque violente, de luttes internes et externes ; rares sont les dirigeants qui meurent paisiblement dans leur lit. La sortie de crise s'effectue par le sang, les princes sont décimés préventivement ; un culte royal, à la violence extravagante, exalte la puissance du souverain et impose la discipline et l'obéissance. Efficace, militarisé, brutal, le Buganda impose son hégémonie sur la région tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle et même, dans une large mesure, durant la période coloniale. La période des indépendances est moins propice au royaume et à ses habitants. La monarchie est interdite entre 1966 et 1993. Le Buganda perd sa position privilégiée, souffre de la dictature puis d'une terrible guerre civile dans les années 1980. Si les Baganda occupent encore aujourd'hui une place considérable en Ouganda, ils n'y occupent plus une situation dominante<sup>5</sup>.

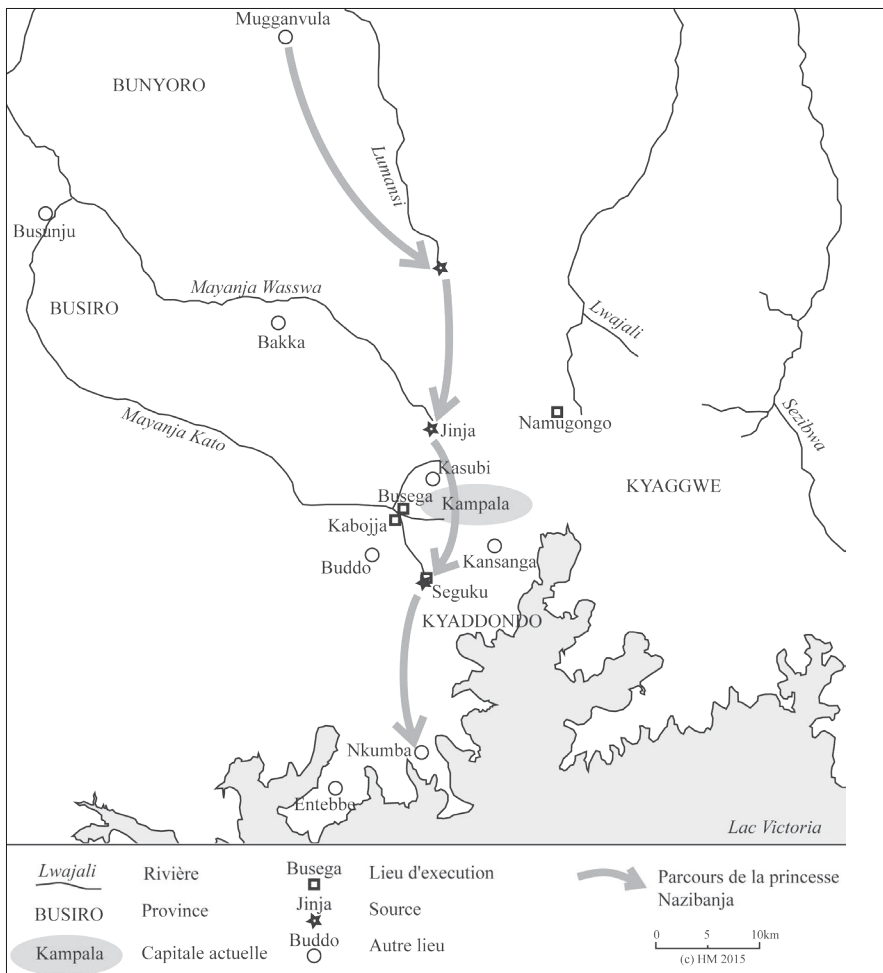
C'est dans une perspective de lieu de mémoire que, en 1999, j'ai abordé les sanctuaires des martyrs de l'Ouganda, bâtis sur l'ancien site d'exécution de Namugongong<sup>6</sup>. Les lieux d'exécution, et ce n'est pas le propre de l'Afrique, sont des sites particuliers, dont la mémoire alterne entre oubli pudique et commémoration forte. Les lieux d'exécution du Buganda ancien cessent de fonctionner en 1889 avec l'arrivée au pouvoir

4. Cité dans Garcia 2010 : 282.

5. 1972 ; Ray 1991 ; Wrigley 1996 ; Médard 2007.

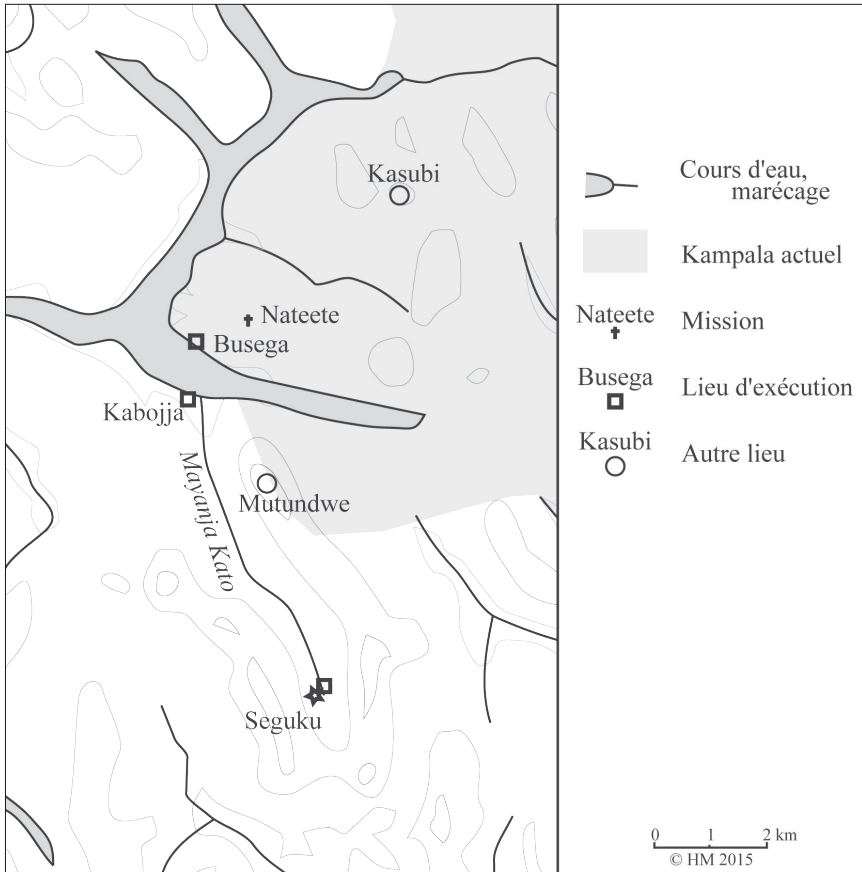
6. Médard 1999.

des chrétiens. Une liste de 13 sites a été compilée par l’anthropologue missionnaire protestant John Roscoe au début du siècle<sup>7</sup>. Ils étaient établis dans des lieux isolés, associés à un bois sacré et à une source ou à une étendue d’eau. Ils étaient destinés aux condamnés de la très procédurière justice royale. Ponctuellement, s’ajoutaient aux criminels et aux rebelles des victimes condamnées sous des prétextes futiles juste destinées à nourrir le culte royal en sacrifices humains pour affirmer l’ampleur du pouvoir du souverain. Aujourd’hui, ces lieux oscillent entre oubli, lieux de mémoire et usage religieux.



Carte 1 : Mayanja (situation)

7. Roscoe 1965 : 331-338.



Carte 2 : Mayanja (zoom)

Trois d’entre eux au moins, Kabojja, Busega et Seguku-Nakinzire sont situés à proximité de la rivière Mayanja (voir carte 1). C’est là que se trouve le point de départ de cet article. En effet, en visitant et en cartographiant les sites, il est apparu que la rivière Mayanja joue un rôle particulier. Ce cours d’eau, une « rivière marécage » typique de la région, a deux sources : celle de la Mayanja Waswa se situe au nord de l’agglomération de Kampala, à Kawempe ; celle de la Mayanja Kato au sud, à Seguku. Waswa et Kato sont des noms caractéristiques de jumeaux masculins. La Mayanja Kato prend sa source non loin du lac Victoria, à mi-chemin entre Kampala et Entebbe. Elle longe Kampala, la capitale (où se trouvent les tombes royales de Kasubi), traverse le cœur historique du Buganda, du sud-est au nord-ouest. À une quinzaine de kilomètres plus à l’est, la Mayanja Waswa suit un cours parallèle, avant que les deux bras ne se rejoignent à Busunju. Plus loin, le cours d’eau se jette aux confins du Buganda et du Bunyoro, dans la Kafu, un affluent du

Nil. Beaucoup d'autres cours d'eau sont également baptisés Mayanja, c'est un nom fréquent pour une rivière, mais celle-ci est la plus importante. La croissance urbaine de Kampala menace maintenant radicalement la Mayanja. La rivière est de plus en plus polluée et ses marécages sont comblés. Une nouvelle autoroute en construction reliant la capitale à l'aéroport international d'Entebbe emprunte le lit du cours d'eau à l'entrée de Kampala.

Les trois sites d'exécution (Kabojja, Busega et Seguku-Nakinzire) qui ont été identifiés sur les berges du cours d'eau se situent non loin les uns des autres, dans la région de Kampala. Ces trois sites ne sont pas les mieux documentés, à la différence du site des martyrs chrétiens de Namugongo qui concentre le maximum de données. En 1886, le nouveau roi du Buganda, Mwanga, est mal assuré sur son trône, sa cour est fracturée par les intrigues et les rivalités générationnelles et religieuses. Inquiet devant des signes annonciateurs de la conquête coloniale, il déclenche une persécution contre les chrétiens dont la loyauté paraît partagée entre le roi et les missionnaires chrétiens. Une partie de ces martyrs seront béatifiés puis canonisés par Rome, devenant ainsi les premiers saints catholiques originaires d'Afrique subsaharienne. Plus généralement, aujourd'hui, en Ouganda, ils symbolisent la résistance à la tyrannie. Au bord de la Mayanja, nous disposons également d'informations historiques originales et complémentaires. Inclus dans l'histoire dynastique, certains mythes autour de la Mayanja ont été préservés et informent sur ces sanctuaires. En Ouganda, le seul autre lieu d'exécution qui dispose d'un corpus de mythes qui soit parvenu jusqu'à nous est Bengo. Hélas, situé hors du Buganda (peut-être au Toro), ce site pose de gros problèmes de localisation. Dans tous les cas, une partie des données collectées sur les martyrs peut être extrapolée d'un lieu à l'autre.

Concernant l'un de ces trois sites des rives de la Mayanja, Busega, il existe des récits, produits par les missionnaires protestants, sur l'exécution d'adeptes anglicans le 31 janvier 1885, peu de temps avant l'épisode plus célèbre des martyrs de l'Ouganda. La mission protestante de Nateete, dans les années 1880, surplombe la Mayanja avec une vue sur Busega et Kabojja, sur la rive opposée. On trouve dans ces écrits des références éparses aux exécutions. Ce voisinage crée des sources rares mais uniques. Par hasard, en 1880, un missionnaire catholique nous laisse une description, très brève, du sanctuaire et du bosquet des sources de la Mayanja à Seguku-Nakinzire (mais pas du lieu de sacrifice au sens strict).

Si la visite des sites s'est avérée cruciale et particulièrement instructive, les enquêtes orales n'ont donné que des informations rares et décousues<sup>8</sup>. En raison de l'urbanisation, très rapide et récente, la majorité des voisins étaient

8. Plusieurs visites ont été effectuées entre 2008 et 2013, en particulier avec Remigios Kigongo du Uganda Museum, en août 2008.



de nouveaux venus sans mémoire historique. Les habitants nous ont systématiquement pris pour des « investisseurs » à la recherche de terres (qui d'autre se promènerait à pied dans la campagne ?). Nous avons donc été, en général, accueillis avec méfiance tant les Ougandais craignent d'être chassés de leur terre. De plus, la multiplication actuelle des rumeurs autour des sacrifices d'enfants rend les questions sur les lieux d'exécution inquiétantes. Les traditionniers cherchent à détourner les soupçons de sacrifice d'eux-mêmes, et beaucoup de passants soupçonnent de noirs desseins chez le chercheur.

L'adoption d'une approche large sur un espace restreint éclaire l'histoire de la violence religieuse et royale au Buganda. Un travail minutieux et à petite échelle permet de démêler l'enchevêtrement de sens successifs de ces lieux de mémoire. Nous avons confronté les écrits africains et européens, visité les lieux, interrogé les habitants, lu la presse, utilisé les cartes et les photos aériennes. Les lieux de mémoire tendent à revêtir une multitude de sens successifs. Pour répondre aux besoins de la société productrice, ces sens se mêlent, s'accumulent, évoluent (Mayanja est à la fois léopard, dieu, rivière, prince, jumeaux, inceste, exécutions, etc.). Certains souvenirs finissent par être effacés, camouflés ou dénaturés sous de nouvelles significations. C'est particulièrement le cas autour des enjeux de la gemellité. Plus le souvenir est subversif (ici, le bref passage de femmes au pouvoir, difficile à assumer au XIX<sup>e</sup> comme au XX<sup>e</sup> siècle), plus le substitut doit posséder une signification forte (ici, l'inceste et la violence souveraine). Il doit être capable d'imposer son hégémonie et cacher le passé. C'est l'interaction globale entre ces différentes évocations qui donne sens. Il serait tout aussi dangereux d'oublier la cruauté de la religion et de la monarchie ganda que de la réduire à ce seul aspect. L'horreur spectaculaire ne doit pas cacher un système complexe reposant sur une multitude de facettes et d'équilibres (la mort/la fertilité, la violence/la sécurité, etc.).

Ainsi, en tirant un fil né du patrimoine royal du Buganda, on peut faire émerger l'enchevêtrement de la mémoire historique ganda et voir remonter des enjeux religieux, symboliques et politiques cachés depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle. Mayanja, dont la dépouille brûle lors de l'incendie de 2010 à Kasubi, est un prince et un léopard, tous deux associés à une rivière. Nous aborderons d'abord les mythes le concernant qui tournent autour des cours d'eau de la Mayanja, de l'inceste royal et de la gemellité, concepts essentiels au Buganda. Nous verrons ensuite qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, Mayanja devient la divinité princière de cette rivière particulièrement meurtrière. Ce culte d'un esprit des eaux, si ancien, est hors du temps. Pourtant, c'est au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle que le culte de Mayanja est profondément remanié. Pour terminer, nous montrerons que derrière l'inceste et cette divinité d'un fleuve se cachent en réalité les guerres civiles et l'ascension éphémère et scandaleuse de femmes au pouvoir.

## UN PRINCE LÉOPARD ENTRE EAU, INCESTE ET GÉMELLITÉ

### Un léopard incongru

Revenons au sanctuaire de Kasubi, de loin le principal monument historique de l'Ouganda, où en 2010 brûle un animal empaillé baptisé Mayanja. Jusqu'à la construction du tombeau à Kasubi, chaque roi disposait de son propre sanctuaire<sup>9</sup>. Deux souverains, même morts, ne sauraient partager le même royaume ou sanctuaire. Avec la colonisation, cette coutume est abandonnée et les successeurs de Muteesa I, le père de Mwanga, sont ensevelis à leur tour à Kasubi<sup>10</sup>. En contrebas, sur la colline, on trouve les cimetières actuels de la famille royale du Buganda, ceux des descendants de Muteesa I. Le sanctuaire s'étend aujourd'hui sur une demi-colline, en grande partie couverte de bananeraies. Les constructions sont installées principalement au sommet. Elles étaient dominées jusqu'à l'incendie par une hutte ronde en roseau, immense (31 mètres de diamètre et 7,50 mètres de haut), construite sur le point culminant du sanctuaire de Kasubi. Visible de très loin, elle dominait le paysage (voir les illustrations et la description dans la contribution de Pennacini, ce volume).

La dépouille du fauve se remarquait peu au premier abord. Elle était tapie dans le dos de ceux qui regardaient les tombes royales, dans un contre-jour, proche de la paroi, face aux rois. Il avait été enfermé dans un caisson vitré assez récemment (probablement suite au classement du site par l'Unesco). Même quand le visiteur occidental, habitué à la pénombre, se retournait vers l'animal, il n'accordait généralement que peu d'intérêt à cette vieille dépouille, un peu pelée et d'un goût douteux. Sa présence avait quelque chose de fortement insolite qui aurait dû attirer l'attention. En effet, le léopard Mayanja était le seul, avec les quatre souverains, à recevoir des offrandes (essentiellement sous forme d'argent ou de cerises de café) dans un petit panier placé devant lui.

Ce fauve, vivant, appartenait au roi Muteesa (1856/7-1884). Il existe une description, datée de 1880, laissée par des missionnaires catholiques à la cour du roi :

Deux Nègres conduisaient une panthère soi-disant apprivoisée. Elle n'était attachée qu'au moyen de deux cordes que les Nègres tenaient à droite et à gauche de l'animal. Elle ne faisait aucun effort pour se ruer sur les Nègres, mais à la vue du P. Lourdel, elle s'est mise en fureur et si, par malheur, les conducteurs avaient lâché prise, elle

9. Ray 1991 : 138-143.

10. Mwanga (1884-1897, mort en exil en 1903, enterré en 1910), Daudi Cwa (1897-1939) et Muteesa II (1939-1966, mort en exil en 1969, enterré en 1971).

l'aurait mis en pièce en un clin d'œil. Cette panthère a été prise petite, et de temps en temps, on la conduit saluer Mtésa, qui est censé être roi des animaux comme de tout le reste<sup>11</sup>.

Remarquons que dans les sources du XIX<sup>e</sup> siècle, on ne désigne pas l'animal du nom de Mayanja. On ne trouve cette association que dans les sources contemporaines. Le texte renvoie non au culte d'une divinité païenne, mais à la grandeur et à la sacralité du roi (*Kabaka*) qui étend son pouvoir jusqu'au règne animal. D'après ce qu'on racontait aux visiteurs à Kasubi, l'animal est devenu incontrôlable après la mort de Muteesa, en 1884, et il a fallu l'abattre<sup>12</sup>. Alexander Mackay, missionnaire protestant, aurait naturalisé la dépouille, notamment afin de montrer son savoir ainsi que la supériorité de la Grande-Bretagne. En tout état de cause, la technique utilisée pour conserver l'animal est d'origine occidentale. À l'époque, la conservation de trophées et spécimens de la faune est une obsession chez les voyageurs européens en Afrique. Logiquement, ensuite, l'animal fut ainsi conservé avec d'autres richesses du roi dans sa tombe.

Le dictionnaire luganda-français élaboré au début du XX<sup>e</sup> siècle par les Pères blancs indique, à l'entrée *Mayanja* : « divinité incarnée dans le léopard<sup>13</sup> ». Apolo Kagwa, homme politique protestant et le grand érudit colonial du Buganda, complète en 1907 cette description par ces mots : « Mayanja était une rivière, à Seguku, qui donnait des oracles<sup>14</sup> ». Leur contemporain, John Roscoe, missionnaire protestant et premier ethnographe du Buganda, lie les deux versions :

La rivière fut par la suite adorée sous la forme d'un léopard, ce que certains expliquent par le fait qu'un léopard s'y était noyé. Le fantôme du léopard prit plus tard possession d'un homme, lequel, quand il était sous son influence, faisait ses oracles avec un ton rude et émettait des sons comme un léopard (Roscoe 1965 : 318)<sup>15</sup>.

Mayanja n'est pas, loin s'en faut, le seul esprit qui s'incarne dans un léopard. En revanche, il est très inhabituel de trouver un léopard noyé accidentellement. Ces fauves appartiennent normalement à la catégorie

11. Diaire de Rubaga, 8-8-1880, dactylographié, archives des Pères blancs, Rome.

12. Voir par exemple le récit et les photos d'un visiteur américain : Abbamonte 2009.

13. Le Veux 1917.

14. « *Mayanja was a river at Seguku in Kyadondo which gave oracles* ». Kagwa 1934 : 123.

15. « *The river was afterwards worshiped under the form of a leopard, which some people account by saying that the leopard was drowned in it. The ghost of this leopard afterwards took possession of a man, who, when under its influence, gave his oracle in gruff tone and made noise like a leopard* ». Roscoe 1965 : 318.

d'esprits baptisés *misambwa*. Ce terme désigne les esprits de la nature et les esprits de lieux (arbres, rochers, sources, etc.). Mais Mayanja est différent, il appartient à une autre catégorie : celle des *baluubale*, les divinités nationales ou régionales. David Schoenbrun, à partir de la linguistique et pour des périodes beaucoup plus anciennes, a bien montré la porosité des frontières entre les deux catégories<sup>16</sup>. Mayanja exemplifie la transformation de certains *misambwa* en *baluubale* et la naissance d'une nouvelle religion plus performante et flexible. Il s'agit donc du culte de l'esprit d'une rivière qui traverse le cœur du royaume Buganda et qui, plus tard (entre 1400 et 1600, selon Schoenbrun), se transforme en divinité nationale.

Il reste surprenant qu'une divinité partage le tombeau des rois du Buganda. Dans les temps anciens, la présence de plusieurs rois ou dieux dans le même lieu était inconcevable. La conversion de Muteesa et de ses successeurs au monothéisme y rend en outre un culte à Mayanja incongru. Dès les années 1890, les gardiens du tombeau sont des protestants convaincus. Il n'est pas pensable qu'ils eussent toléré des pratiques païennes. En revanche, ils n'auraient pas détruit non plus l'œuvre de leur héros, le missionnaire Alexander Mackay. Assez vite, l'évhémérisme (*i.e.* l'humanisation des dieux en rois ou héros mythifiés et déifiés), crucial dans la conversion des Baganda, fait du dieu Mayanja, comme de la majorité du panthéon, un héros divinisé plus acceptable dans un pays chrétien. Avec les années, après la disparition de la génération des premiers convertis, le christianisme s'est édulcoré et aujourd'hui, les pratiques néotraditionnelles sont courantes dans les sanctuaires royaux. La présence de Mayanja dans les tombeaux est devenue acceptable.

Le léopard est largement associé à la royauté, au Buganda, et plus largement dans la région des Grand Lacs (et plus loin encore<sup>17</sup>). Le roi est souvent comparé à un fauve, sa démarche particulière est supposée reproduire celle de l'animal. « Toutes les peaux de lions et de léopards étaient la propriété du roi », nous rappelle Roscoe<sup>18</sup>.

### La naissance de Mayanja et l'inceste royal

De façon significative, Mayanja est plus qu'un dieu, il appartient à la catégorie des dieux-princes (*lubaale mulangira*), un dieu de sang royal, un dieu issu de la lignée des rois du Buganda. « On dit que la rivière Mayanja prend sa source sur le lieu où une princesse donna naissance à un enfant et qu'elle

16. Schoenbrun 1998 : 203-207.

17. Kodesh 2010 : 38.

18. « *All lion – and leopard – skins were the property of the king* ». Roscoe 1965 : 451 ; Mackay 1898 : 375. « *Long ago it was not allowed to put on a leopard's skin. The leopards' skins were for the royal rugs of the King. Namasole, Nnaalimya and Nassolo were also permitted to put on bowl-like shoes that have strings of leopard's skins. The major mediums like Kibuuka, Nende and Mukasa also had leopard's skins* ». Nsimbi 1980 : 88.

trouverait son origine dans la perte des eaux [lors de la naissance]<sup>19</sup>. » Il ne s'agit pas de n'importe quel prince mais de jumeaux nés d'un inceste, celui du futur roi Kiggala (c.1490-c.1520), encore prince, et de sa sœur Nazibanja. Le fleuve, dans la majorité des versions, naît de la perte des eaux de la mère lors de l'accouchement<sup>20</sup>.

Quand ils furent devenus grands, le roi [Tembo] emmena le prince Kiggala [il aurait plusieurs noms : Sewannaku Kiggala Mukabya Kungubu] et sa sœur Nazibanja pour être consacrés (aux dieux) [à un sanctuaire situé à Mugganvula].

Il les y laissa, mais après quelques jours, on découvrit que Nazibanja était enceinte de son frère Kiggala. En apprenant cette nouvelle, choquante et honteuse, le roi ordonna au Mugema [l'un des grands chefs du royaume] de désigner un homme qui mènerait la princesse Nazibanja chez Nagaddya à Nkumba pour accoucher. Le Mugema choisit un homme nommé Kikeera pour l'escorter. Lorsqu'ils parvinrent à la colline de Mawu, on lui fit porter une pierre pour retarder son accouchement. Depuis lors la colline est appelée Jinja (pierre). Mais le stratagème échoua et elle donna naissance à Wasswa. Wasswa, cependant, n'était pas un véritable bébé et le lieu où il vit le jour devint la source de la rivière Mayanja Kato (Mayanja mineur) (Kaggwa 1971 : 18).

Un futur roi et sa sœur commettent un inceste. Afin d'ôter la souillure, la princesse, presque à terme, est envoyée suivre des rites à Nkumba, au bord du lac Victoria, chez la déesse Nagaddya<sup>21</sup>. Transfigurée par le sacrilège de l'inceste, elle accouche en route d'une rivière, la Mayanja Kato, ou même, d'après d'autres sources, comme nous le verrons plus loin, d'un ou deux autres cours d'eau : la Mayanja Waswa et la Lumansi.

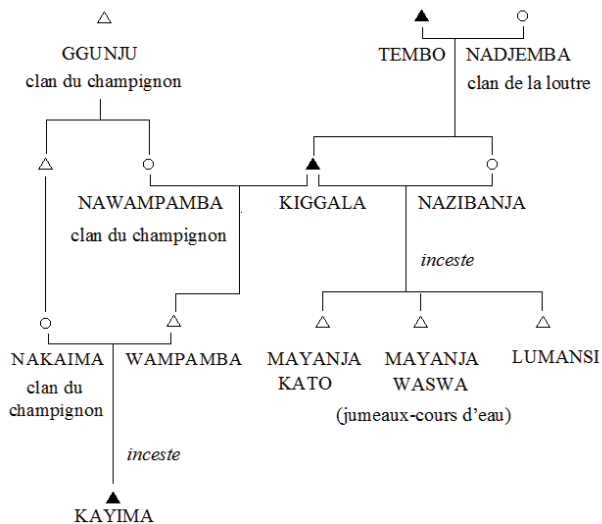
Il s'agit, à première vue, d'un mythe expliquant l'inceste royal. L'inceste royal est structurellement une mutation de la nature du prince en roi *via* une transgression qui le transforme. Ici, l'inceste donne au roi Kiggala

19. « *The river Mayanja was said to have taken its rise from the spot where a princess gave birth to a child and to have been caused by the birth flow* ». Roscoe 1965 : 318.

20. Roscoe 1965 : 318 ; Kaggwa 1971 : 19.

21. « *Nagaddya is of the Lungfish clan. Nagaddya was the King's diviner also she was who used to cleanse. That is why we see that princess Nazibanja, the daughter of King Tiembo, when she was conceived by her brother Kiggala when he was still a prince, her father wanted to send her quickly to Nagaddya to be cleansed and to deliver from there. But by the time he sent her, the pregnancy was ready to be delivered. That is why she delivered on the way the rivers Lumansi, and Mayanja Wasswa which originates from Jinja and Mayanja Kato which starts from Sseguku in Busiro. For cleansing marriage problems is why that deity was called Nagaddya. Nagaddya used to give women a blessing for getting more food to cook for their husbands and children* ». Nsimbi 1980 : 140.

une puissance monstrueuse qui, entre autres, lui permet d'enfanter des rivières<sup>22</sup>. C'est bien ainsi que le père Auguste Achte, missionnaire catholique, le décrit en 1900 : « Kigala [...] souilla le commencement de son règne par un inceste avec sa sœur. Ce crime est regardé par les Baganda comme l'un des plus exécrés [...]. Par une anomalie inexplicable, ce crime si abhorré des Baganda a toujours été l'apanage de leurs rois depuis Kigala jusqu'à Mwanga inclusivement, triste privilège royal<sup>23</sup>. » La pratique de l'inceste au sein de la famille royale prend une ampleur renouvelée au XIX<sup>e</sup> siècle, en particulier à partir du règne de Ssuuna<sup>24</sup>. Elle se banalise à tel point que le même mot, « *bambejja* », englobe les épouses du roi et les femmes nées de sang royal.



**Fig. 1 :** L'inceste dans la généalogie royale du Buganda (la parenté n'est pas représentée dans sa totalité. Les triangles indiquent des hommes, les ronds des femmes, les triangles pleins les rois).

La majorité des sources, contrairement à Achte, ne lient pas l'inceste au début du règne de Kiggala mais à une période où il est encore prince. Il ne s'agit pas ici d'un inceste qui transforme le prince en roi lors du couronnement. L'inceste entre demi-frère et demi-sœur est une habitude princière au Buganda, au Bunyoro et sans doute dans d'autres royaumes de la région. Certes, le roi se démarque de ses frères par l'échelle extravagante des incestes qu'il commet. L'accession au trône ne change pas le phénomène mais seulement son ampleur. D'une façon générale, la transformation

22. Une équation stricte, Kiggala – fin du xv<sup>e</sup> siècle, serait présomptueuse. Mais indépendamment d'une datation par règne, cette pratique pourrait être très ancienne car le phénomène semble assez répandu parmi les monarchies de la région (et parmi les monarchies africaines en général).

23. Achte 1900 (archive).

24. Kaggwa 1971 : 136-137 ; Roscoe 1965 :187.

d'un prince en roi rend plus excessives encore les caractéristiques intrinsèques des princes (prédation, violence, pulsions sexuelles). Surtout, elle transforme et canalise cette puissance transgressive en force bénéfique au royaume. Dans ce cas précis, le message concerne la nature monstrueuse des princes qui se placent au-dessus de la parenté et hors du système lignager<sup>25</sup>.

Kiggala et Nazibanja seraient les enfants du roi Tembo et de Nadjemba, du clan de la loutre-*ngonge*<sup>26</sup>. Ils sont donc frère et sœur utérins. En général, l'inceste royal est commis entre enfants de mères différentes. Entre enfants de même mère, un interdit supplémentaire est transgressé : ni le roi ni ses sujets ne sauraient avoir des relations sexuelles avec un membre du clan de la mère. L'interdit est d'autant plus fort pour le roi que les personnes de sang royal sont rattachées au clan de leur mère, alors que la filiation dans l'ensemble de la société est patrilinéaire. Ce système permet la circulation de la royauté entre les principaux clans du royaume. Le non-respect de cet interdit saperait le cœur même du système de succession au trône, permettant ainsi à un clan de monopoliser le pouvoir. Cette interdiction formelle est rappelée à travers un mythe concernant un fils de Kiggala, Wampamba, qui, du fait d'une relation incestueuse avec la fille du frère de sa mère, Nakaima, est exclu de la succession royale<sup>27</sup>. Cet acte est interprété comme l'union scandaleuse de Wampamba et de sa mère classificatoire. « Pourquoi as-tu épousé ta mère<sup>28</sup> ? » demande sa grand-mère au prince. Notons que cela n'empêche pas Kayima, fils né de cette union, de régner. Cette succession d'incestes d'une génération à l'autre n'est pas le fruit du hasard, il s'agit d'un épisode cohérent des chartes mythiques concernant l'inceste.

Pourquoi Kiggala règne-t-il malgré sa relation incestueuse avec sa sœur Nazibandja, et son fils Wampamba, non ? Cela semble contradictoire. Mais il ne s'agit pas du même inceste. La prohibition de l'inceste avec sa « mère » est universelle. L'inceste n'est pas de même nature avec une « sœur », l'interdit est moins absolu. Nazibanja et Kiggala étant de sang royal, ils n'ont pas de patriclan, il n'y a pas de clan royal au Buganda. Ils sont associés au clan de leur mère mais n'en sont pas pleinement membres<sup>29</sup>. En revanche, Nakaima appartient pleinement au clan de la mère de Wampamba. Elle

25. Jan Vansina cité par Heusch 1987 : 69, 100. La contribution de Luc de Heusch est assez ancienne (la référence renvoie à une réédition d'une publication de 1958). La question de l'inceste dans l'Afrique des Grands Lacs est mûre pour une réévaluation complète, mais nous ne l'effectuerons pas ici. Pour une synthèse récente et un angle d'approche différent concernant le mariage des princesses, voir Stephens 2013 : 142-143.

26. Kagwa 1934 : 20.

27. Kagwa 1934 : 2, et 1971 : 24. Wampamba est le fils de Nawampamba, fille de Ggunju du clan du champignon-*butiko*.

28. « *Why did you marry your mother?* » Kagwa 1971 : 24.

29. Stephens 2013 : 14.



est la cousine croisée matrilatérale du prince, donc sa mère classificatoire. Donc Kiggala et Wampamba n'ont pas transgressé le même interdit vis-à-vis du clan maternel.

Reste que Nazibanja est présentée comme une sœur utérine de Kiggala, ce qui ne correspond pas aux pratiques d'inceste royal habituelles au Buganda ou à celles attestées dans la région qui concernent des demi-frères et des demi-sœurs, à l'exception de l'exemple postérieur du roi Mawanda et de la reine-sœur Ndege dont la génération règne vers 1730-1760 (nous y reviendrons). Kiggala a eu accès au trône malgré ses transgressions. Plus probablement, ces incohérences apparentes marquent le bricolage *a posteriori* du mythe. À partir du XIX<sup>e</sup> siècle, la question qui préoccupe le roi est celle de l'hypergamie féminine, ou comment concilier deux évolutions contradictoires : la subordination croissante des femmes aux hommes et l'élévation paroxysmique du sang royal. Seuls les princes sont dignes et supérieurs aux princesses, et seuls les mariages consanguins n'avilissent pas le sang royal<sup>30</sup>. Par conséquent, l'inceste royal se banalise.

Dans le même ordre d'idées, la version de Roscoe de l'origine de la Mayanja tire la signification du mythe dans une autre direction que l'inceste<sup>31</sup>. Ce qui est choquant, d'après cette version, ce n'est pas tant l'inceste que le fait qu'une princesse ait des enfants. En effet, au XIX<sup>e</sup> siècle, nous venons de le voir, les *kabaka* ont souvent des relations sexuelles avec leurs sœurs. Mais ces unions sont stériles (*via* l'infanticide si besoin est).

Ce récit tire ses origines d'un mythe très lointain portant sur l'inceste, la gémellité qui donne naissance à l'esprit d'un cours d'eau. Il est ensuite remanié au XIX<sup>e</sup> siècle dans un contexte de resacralisation monarchique et de débat autour de l'inceste royal, de stérilisation des princesses, de meurtres de princes et d'infanticide. Il est évident qu'autour de la même divinité s'est amalgamée, au cours des siècles, une succession de mythes et de significations.

### **La gémellité au cœur de l'idéologie monarchique**

Mayanja est également une divinité gémellaire. La gémellité a une importance cruciale au Buganda en général, et pour la monarchie en particulier. Monstrueux et symbolisant une sexualité débridée et féconde, les jumeaux sont fortement associés aux souverains à qui on attribue puissance terrifiante et fertilité démesurée. Le roi du Buganda est le *Ssabalongo*, le chef des pères de jumeaux<sup>32</sup>. Comme c'est souvent le cas dans les monarchies africaines, les jumeaux sont envoyés comme pages à la cour.

30. Lowie 1920 : 15, 58 ; Heusch 1987 : 18, 9.

31. Roscoe 1965 : 334.

32. Ray 1991 : 205.



Mais la traduction stricte de *balongo* en « jumeaux » est sans doute trompeuse. Les *balongo* sont partout, au Buganda. D'après Taylor, il est fréquent qu'on attribue à un enfant un *mulongo* animal (en particulier le léopard mais aussi le python, le lion et même une grenouille ou un rat) ou élément naturel (rivière et lac<sup>33</sup>) – les deux, dans le cas de Mayanja. C'est ce qu'on appelle le « tonalisme », dans le jargon des anthropologues<sup>34</sup>. Surtout, les princes ont tous un *mulongo* (sans pour autant avoir le statut de jumeau<sup>35</sup>) : il s'agit de leur cordon ombilical<sup>36</sup>. Ce dernier est soigneusement conservé, emballé et décoré. Chaque relique est personnifiée et porte un nom. Le cordon du roi vivant est confié au *Kimbugwe*, l'un des plus grands chefs du royaume, dont c'est la principale tâche que de le garder. Les cordons ombilicaux des descendants de Muteesa sont conservés à Kasubi, dans le sanctuaire royal, d'où la destruction d'un très grand nombre d'entre eux dans l'incendie de 2010. C'est l'une des pertes qui chagrinent le plus les ritualistes du tombeau. La gémellité occupe véritablement un rôle central dans l'idéologie monarchique ganda. Paradoxalement, comme le fait remarquer Benjamin Ray, il n'y a aucun mythe explicatif. Ray avance l'hypothèse que les cordons ombilicaux prennent de l'importance, comme protecteurs de la progéniture royale, à partir du règne de Tebandeke (c.1700-c.1730)<sup>37</sup>.

Au premier abord, c'est ce cas de figure de doublure royale gémellaire qui semble adéquat pour décrire la Mayanja. Nsimbi et Kasirye mentionnent la naissance de deux autres enfants-rivières en plus de Kato (donc des triplés, même si le terme n'est pas utilisé) : « C'est pourquoi elle a accouché sur le chemin de la rivière Lumansi et de la rivière Mayanja Wasswa qui prend sa source à Jinja et de la Mayanja Kato qui provient de Sseguku dans le Busiro<sup>38</sup>. » En effet, les sources de la Lumansi sont bien sur le chemin reliant Mugganvula et Nkumba (voir carte 1). En outre, d'autres rivières se voient attribuer une origine gémellaire. Taylor, ex-évêque anglican, particulièrement bien informé sur le Kyagwe à l'est du Buganda, mentionne la gémellité de la Sezibwa et de la Mubeya, nées d'une fille-mère épuisée par

33. Taylor 1958 : 199-200.

34. Descola 2002 : 9-25.

35. Ray 1991 : 126-129.

36. Comme l'explique très bien Ray, il s'agit de la racine du cordon ombilical qui sèche sur le nouveau-né. On la confond parfois avec le placenta qui, comme chez les Gourmatché étudiés par Cartry, est également considéré comme un jumeau par les Baganda (voir Ray 1991 : 126-127, Nsimbi 1980 : 63, Cartry 1979 : 265-288).

37. Ray 1991 : 127.

38. « *That is why she delivered on the way the rivers Lumansi, and Mayanja Wasswa which originates from Jinja and Mayanja Kato which starts from Sseguku in Busiro* ». Nsimbi 1980 : 139.

« *The life-history of Kiggala is very interesting and a famous saying that Princess Nazibanja, his sister, is the mother of River Mayanja is attached to it. The river that flows through Jjinja is called Mayanja Wasswa and the other one which flows through Sseguku is called Mayanja Kato. Nazibanja is also alleged to have given birth to River Lumansi* ». Kasirye 1954: 7/389.

son voyage<sup>39</sup>. Pour rendre les choses plus confuses, nous avons mentionné que de nombreux cours d'eau portent le nom de Mayanja au Buganda. Cette nébuleuse autour de la gémellité des rivières reflète l'existence de variantes du mythe des origines de la Mayanja, ce qui est normal pour une transmission orale sur une longue période. Les auteurs ne se sont pas juste copiés les uns les autres, comme cela arrive parfois. En revanche, on note bien la rationalisation et l'humanisation croissante dans la mise par écrit des mythes, comme l'illustre la version de Kagwa et celle de Nsimbi, écrites avec plus de cinquante ans d'écart, sur l'origine de la Mayanja.

On mentionne beaucoup plus souvent la Mayanja Kato que la Mayanja Waswa. Si on revient au texte de Kagwa<sup>40</sup>, le prince Waswa a pour jumeau la rivière Kato. Dans un premier temps, l'association des deux bras de la Mayanja à des jumeaux n'était pas explicite, c'est sans doute un sens qui est venu plus tard. Les termes *Waswa* et *Kato* prennent un sens topographique dans une période difficile à dater, celle de la genèse et des origines du royaume (xvi<sup>e</sup> siècle ? xvii<sup>e</sup> siècle ?). La majorité des historiens placent le noyau initial du Buganda dans la région de Bakka (voir carte 1), c'est-à-dire dans une bande qui s'étend du nord de Kampala à Busunju, longue d'une quarantaine de kilomètres, large au plus de 10-15 kilomètres, sorte de presque île fermée par les imposants bras de la Mayanja (larges d'environ 2 kilomètres). Leur aspect double et, pourquoi pas, gémellaire, prend là un véritable sens.

Plus tard, lorsque le centre de gravité du royaume s'est déplacé vers le lac Victoria et la région actuelle de Kampala, la jonction des Mayanja Waswa et Kato et leur passage à Busunju a formé, jusqu'au milieu du xviii<sup>e</sup> siècle, une frontière défensive face au puissant royaume du Bunyoro. Dans cette perspective, on comprend l'association de la Mayanja à la défense du royaume. La présence des bourreaux sur les gués de la rivière atteste de cette fonction.

## **LE DIEU PRINCE MAYANJA, L'ESPRIT D'UN FLEUVE MEURTRIER**

### **Un cours d'eau à la violence toute royale**

Les premiers visiteurs européens et arabes au Buganda sont profondément choqués par les mises en scène spectaculaires de la violence royale. Depuis la fin du xviii<sup>e</sup> siècle, pour affirmer son pouvoir sur la vie et la mort, le roi fait tuer ses sujets de façon routinière, massive et arbitraire<sup>41</sup>. Comme le roi, une caractéristique des dieux-princes est leur lien avec la mort, qu'ils causent, qu'ils guérissent et le plus souvent les deux<sup>42</sup>. Mayanja n'est pas

39. Taylor 1958 : 200.

40. Kagwa 1971 : 18 cité plus haut.

41. Ray 1991.

42. Médard 2007 : 349-354, 365-367.

lié aux épidémies, tel le dieu prince de la peste (Kawumpuli) ou celui de la variole (Ndawula)<sup>43</sup>. Mais il s'agit clairement d'une divinité qui exige de nombreuses vies humaines<sup>44</sup>. Comme le rapporte un journaliste ougandais contemporain, « Il y a beaucoup de gens qui croient que la rivière Mayanja est surnaturelle et se "nourrit" d'êtres humains<sup>45</sup>. »

Le passage des gués est un moment liminal particulièrement craint dans la région des Grands Lacs. Au Bunyoro, la pratique de sacrifices humains lors du passage du Nil et de la Kafu constitue l'un des moments clés des mythes de fondation du royaume, sans doute au XVI<sup>e</sup> siècle<sup>46</sup>. Plus en amont, traverser la rivière Mayanja est particulièrement dangereux ; les noyades sont fréquentes. D'où le dicton : « la rivière tout simplement avale », « *Omuga guno gumira bumizi*<sup>47</sup> ». Le cours d'eau est profond, avec beaucoup de courant. Même lorsque les victimes savent nager, elles sont entraînées sous les îles flottantes de papyrus qui recouvrent la surface de l'eau. Les papyrus empêchent d'accéder à l'air libre et la noyade est probable. Les malheureux sont considérés comme des sacrifices exigés par le dieu Mayanja. Aucune action n'est entreprise pour leur porter secours, de peur de contrarier l'esprit du fleuve. Cette vision est encore présente aujourd'hui lorsque les gens évoquent le célèbre accident du 29 mars 1998. Un véhicule quitte la route de Masaka à l'entrée de Kampala et tombe dans la Mayanja. Les passagers, une équipe médicale de pointe dans la lutte contre le Sida de l'hôpital Mulago, disparaissent<sup>48</sup>.

Ces dangers expliquent peut-être l'interdiction faite au roi de traverser la rivière. La traversée de la Mayanja lui est en effet proscrite. Depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, lors du couronnement, pour se rendre de la capitale à Buddo, lieu du sacre, le roi et sa suite empruntent une route qui passe par Seguku, leur itinéraire contournant ainsi la rivière par la source<sup>49</sup>. Le rituel de couronnement à Buddo date de Namugala (c.1760-c.1790). Il se substitue partiellement à une cérémonie d'intronisation beaucoup plus ancienne, datant de Ttembo (c.1460-c.1490), autour des sanctuaires claniques des environs de Bakka, plus au nord, durant laquelle le roi fran-

43. Médard 2005 : 87-94.

44. « *Mayanja, the ferocious demon in the leopard. (When the king was finishing a new palace, it was the custom to have a feast, and at that particular feast it was laid down that the demon Mayanja should be appeased. As many as seven hundred men were caught and slaughtered during such feasts, and then the demon was quite satisfied)* ». Cunningham 1905 : 215-216. Sans doute l'estimation chiffrée de l'auteur, un fonctionnaire colonial au début du XX<sup>e</sup> siècle, est-elle une exagération. Mais elle reflète clairement la réputation particulièrement meurtrière de cette divinité.

45. « *There are many people who believe that the river [Mayanja] is supernatural and "feeds" on human beings* ». *Sunday Vision* du 9 juin 2013.

46. Schoenbrun 2013.

47. *Sunday Vision* du 9 juin 2013.

48. *Id.*

49. Roscoe 1965 : 192.

chissait la Mayanja<sup>50</sup>. S'agit-il à Bakka d'une transgression qui transforme la nature humaine du prince en un roi, comme on l'a vu pour l'inceste ? L'interdiction faite au roi de traverser la rivière serait-elle destinée à souligner la rupture entre les deux rites ? Ces tabous royaux évoquent principalement les multiples interdits associés à la sacralité du pouvoir monarchique. Le roi-dieu (vivant et régnant) et un dieu-prince (Mayanja) doivent s'éviter. Il ne peut y avoir deux coqs dans la même basse-cour, deux rois sur la même colline, deux dieux dans la même eau.

### Trois lieux d'exécution au bord de la Mayanja

Au XIX<sup>e</sup> siècle, au-delà des accidents, il existe une mise en scène dramatique de la cruauté de l'esprit de la Mayanja. Les bords de la Mayanja concentrent les lieux d'exécution. Au moins trois d'entre eux y sont attestés, deux à des gués de la rivière à proximité de la capitale et un à Seguku, à la source de la Mayanja. Non loin de la route de Masaka, quasiment face à face, contrôlant des gués fréquentés vers la capitale, on trouve un lieu d'exécution à Busega et un autre sur la berge opposée, à Kabojja.

Busega signifie en luganda « le lieu des vautours ». L'ancien lieu d'exécution est occupé par l'Église anglicane depuis 1905. Un sanctuaire protestant à la mémoire de trois martyrs, exécutés en janvier 1885, y est bâti. Comme l'a bien montré John Rowe, ces convertis protestants meurent suite à un quiproquo entre le roi et les missionnaires protestants. Il ne faut pas confondre ce drame avec la persécution plus systématique « des martyrs de l'Ouganda », un an plus tard<sup>51</sup>. Le sanctuaire de Busega est aujourd'hui composé d'une église et d'un monument aux martyrs, dans un cadre arboré et fleuri.

La prise de possession du site par l'Église anglicane nous est parvenue par les minutes du Lukiiko (assemblée des chefs du royaume du Buganda) :

[22-05-1905] Paulo Balintiuno effectua son rapport concernant la tâche qui lui avait été assignée, de mener les deux évêques de Namirembe [celui de l'Afrique équatoriale orientale et celui de Zanzibar en visite en Ouganda] et un visiteur à l'endroit où on tuait les gens à Busega près du marais de la Mayanja. Les évêques étaient allés enterrer tous les ossements des martyrs chrétiens qui avaient été assassinés en janvier 1885. Il a dit qu'ils y avaient trouvé quelques os qu'ils avaient collectés et enterrés<sup>52</sup>.

50. Ray 1991 : 83-84 ; Wrigley 1996 : 148-149 ; Kodesh 2010 : 137-138 ; Kagwa 1934 : 81.

51. Rowe 1970 : xvi-xx.

52. « Paulo Balintiuno reported back the work which was assigned to him to take the 2 Bishops of Namirembe and a visitor to the place where they used to kill people, at Busega near Mayanja swamp. The Bishops had gone to bury all the bones of the Christians martyrs who were murdered in January 1885. He said that they found there a few bones which they collected and buried ». Lukiiko record book p.5, MISR.

Vingt ans après les faits, l'Église anglicane donne un peu de dignité au lieu. Les missionnaires étrangers sont horrifiés et fascinés par l'exposition des os des condamnés. Les lieux d'exécution sont jonchés de restes humains. « [14-02-1882] Dans le marais près de nos jardins se trouvent d'innombrables squelettes et crânes d'indigènes<sup>53</sup>. » Abandonnés depuis 1889, mieux que toute autre chose ces lieux attestent à leurs yeux du succès de la mission civilisatrice du christianisme et de la colonisation britannique. Ils ont mis fin aux sacrifices humains et à la tyrannie sanguinaire de l'ancien régime<sup>54</sup>.

À un kilomètre, en face sur la rive droite, à Kabojja, se trouve encore un autre lieu d'exécution. Les habitants ne se souviennent plus de l'ancienne fonction du lieu. Le seul souvenir est un dicton qui rappelle la faim des vautours et la nécessité pour les bourreaux de les nourrir avec la chair des passants arrêtés au hasard. L'emplacement est situé aujourd'hui à proximité d'un croisement et d'un petit marché (qui existe déjà au début du siècle<sup>55</sup>) à la sortie de Kampala. La route est ancienne, elle conduisait, au XIX<sup>e</sup> siècle, au lac Victoria et aux provinces de l'ouest. Ce lieu d'exécution est situé sur l'un des ponts-gués de la Mayanja. L'endroit exact se trouve probablement à quelques dizaines de mètres, dans le terrain de ce qui est aujourd'hui une école catholique très réputée, la Mugwanya Preparatory School. Le terrain de l'école correspond à une partie de l'ancien domaine du chef des bourreaux, Sebata, principalement situé sur la rive opposée de la Mayanja, à Mutundwe. Cet endroit maléfique, approprié après l'accord de 1900 par Stanislas Mugwanya, grand chef catholique, a été neutralisé (dans les années 1920 ?). En étant donné à l'Église catholique, il est devenu l'une des écoles les plus renommées du pays.

Les églises, protestantes comme catholiques, ne craignent ni les fantômes des suppliciés, ni les esprits ou les divinités anciennes. Elles occupent facilement ce genre de lieu. Qui plus est, cela permettait à l'époque de contrôler les pratiques religieuses anciennes et de montrer la suprématie de Dieu. Kabojja et Busega sont en contrebas et visibles depuis la mission de Natete où les protestants sont installés depuis 1877. Les missionnaires nous en ont laissé quelques témoignages.

[1-02-1881] Il fait nuit, à peu près dix heures du soir. Tout est silencieux, le dernier tambour à être entendu est celui du bourreau de

53. « *In the swamp near our garden are countless skeletons and skulls of natives* ». Mackay 1898 : 197. Voir aussi, cité plus bas, Ashe 1970 : 145.

54. Tucker 1908 vol. II : 343-346. Moins rigide sur le culte des reliques et l'authenticité des ossements que les catholiques, les anglicans enterrent les restes humains même s'il est impossible de distinguer les ossements des chrétiens de ceux des autres condamnés.

55. Cadastre 71/1/21, Mutundwe Kaboja, s.d.

l'autre côté de la petite vallée, annonçant qu'il a capturé ses victimes pour la journée et qu'il versera leur sang le matin. (Mackay 1898 : 182-183)<sup>56</sup>.

6 février [1881] Une fois encore, un autre *Kiwendo* est sur le point d'avoir lieu. Quelqu'un du nom de Mayanja (nous ne savons pas encore si c'est un sorcier ou non) a conseillé au roi, afin d'accélérer sa guérison, de massacrer des gens sur plusieurs collines autour de la capitale. Depuis des jours, des douzaines de bourreaux ou plus, chacun avec leur bande de vingt ou trente hommes, sont à l'affût le long des routes pour capturer les gens. Seuls les Bakopi ou hommes du commun sont capturés, alors que les fils des petits dignitaires ou chefs, s'ils sont pris par erreur, peuvent en général acheter leur liberté avec une chèvre ou une vache. La nuit dernière, cinq [personnes] ont, soudain, été appréhendées à notre propre portail ; il y a deux jours, le bourreau d'en face (Sabata) est allé prendre des hommes sur une autre route, car le bruit s'était répandu qu'il attrapait tout le monde qui passait par ici. Les gens qui avaient pris cet autre chemin pour éviter celui-ci sont ainsi tombés dans le piège, et le soir nous avons entendu dire que Sabata avait capturé quarante hommes et trente femmes. La nuit dernière, nous dit-on, il a effectué une « prise » similaire. Les autres bourreaux, dans les autres directions, sont tous aussi occupés à la même tâche. (Mackay 1898 : 185-186)<sup>57</sup>.

Le bourreau *Sebata* est responsable des lieux d'exécution de Busega et Kabojja et du principal gué de la capitale sur la Mayanja. Second chef bourreau du royaume, il est installé à Mutundwe, au bord de la Mayanja. Il s'agit d'un *mutaka* (dignitaire clanique) du clan Ngeye – singe colobe. Ce dignitaire occupe, d'après Kagwa (1912), la fonction de bourreau des rois

56. « [1-2-1881] *It is dark; about 10 p.m. All is quiet, the last drum heard being the executioner's across the small valley, announcing that he has secured his victims for the day, and will spill their blood in the morning* ». Mackay 1898: 182-183.

57. « *Feb 6<sup>th</sup> [1881] Once again, another Kiwendo is about to take place. Someone of the name of Mayanja (whether a sorcerer or not we do not know yet) has advised the king that to hasten his recovery it is necessary to slaughter people on several hills round the capital. For days the dozen or more executioners, each with his gang of twenty to thirty men have been lying in wait for people on the roads. Bakopi or common people only are caught; while sons of petty officers or chiefs, if caught by mistake, can generally purchase their release by a goat or a cow. The other night five were suddenly apprehended at our own gate; two days ago the executioner (Sabata) opposite went to catch men on another road, as it had got noised abroad that he was catching everyone that passed this way. People who had gone that other way to avoid this one, thus fell into the trap, and by evening we heard Sabata had captured forty men and thirty women. Last night we hear he had made a similar "take". The other executioners in the other directions are also all at a similar work* ». Mackay 1898: 185-186. Ces témoignages des missionnaires protestants peuvent être complétés par ceux des missionnaires catholiques : Diaire de Rubaga dact. 5-2-1881, 16-2-1881, Archives des Pères blancs, Rome.



du Buganda depuis le roi Kimera, l'un des fondateurs du royaume venu du Bunyoro<sup>58</sup>. Cela peut signifier que les tenants de l'institution se revendiquent d'une grande ancienneté, ou indiquer une institution empruntée au Bunyoro. *Sebata* cumulait, jusqu'à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle, son poste d'exécuteur des hautes œuvres avec la position de *Kago*, chef de la province du Kyadondo<sup>59</sup>. Au xix<sup>e</sup> siècle, ce dernier a la préséance sur tous les autres chefs de province, bien que sa province soit petite et que son pouvoir y soit restreint. La fonction *Kago* recouvre un rôle religieux important (il transmet les messages des dieux au roi<sup>60</sup>), et son titulaire tient des responsabilités dans la gestion du palais. Il observe des interdits et rituels en lieu et place du roi, par exemple les rituels qui suivent la naissance de jumeaux<sup>61</sup>. Sous le règne de Juuko (c.1670-c.1700), *Sebata* se voit dégrader et remplacer à la tête du Kyadondo par un favori du roi issu d'un autre clan. Il garde sa position de chef d'une section de bourreaux. L'aspect religieux et technique de cette fonction<sup>62</sup> (les bourreaux ganda sont de vrais professionnels de la mise à mort et de la souffrance) favorise le recours à un pouvoir héréditaire au sein d'un clan (*mutaka*).

La capitale royale (*Kibuga*) représente symboliquement l'ensemble du royaume, dont elle reproduit la géographie<sup>63</sup>. Il n'est pas surprenant non plus que le *Sebata ex-Kago* garde les passages de la Mayanja dans la région de la capitale et assure ainsi la sécurité du roi. Les lieux d'exécution, à Busega et Kabojja, contribuent donc à rendre évidente et visible la frontière de la capitale. Ils rappellent, au xix<sup>e</sup> siècle, le rôle passé de la Mayanja comme redoutable gardien du royaume.

Ce qui frappe les étrangers au Buganda n'est pas la peine de mort, commune en Europe aussi, mais l'échelle à laquelle elle est pratiquée, et surtout le caractère arbitraire des condamnations. Au Buganda comme ailleurs, la justice produit des condamnés à mort. Il s'agit alors de victimes ciblées. Mais il existe une autre pratique, le *kiwendo* (*biwendo*, au pluriel), un sacrifice ou une exécution rituelle de masse destinée à manifester la puissance du roi<sup>64</sup>.

58. Bakazirwendo Kawooya, *mutaka* du clan du colobe-*ngeye* cité dans Kagwa 1912 : 4.

59. Kaggwa 1971. « *When Sebatta was the Sabaddu [ie Kago] he commanded great respect with the result that the members of the Ngeye clan monopolized this post (Obwasabaddu bwa Bassekabaka) up to Kabaka Juuko who gave the post to Kisolo belonging to the Nsenene-grass hoper clan. Kabaka Mawanda however completely expelled them and gave the post to Mpemba belonging to the Lugave clan. Sebatta therefore basically stripped of this other job and then remained with the responsibility of killing criminals and up to now he holds this position. He was also in charge of burying deceased Kabakas* ». Kagwa 1912 : 4. Kagwa rapporte les propos de l'un des leaders du clan Ngeye, Bakazirwendo Kawooya. « *Sebata Ngeye clan at Mutundwe, who had been Kago, the kings' aide. Later he was made the second police man* ». Kagwa 1934 : 85.

60. Mugwanya in Roscoe et Kagwa, A. *Enquiry into Native Land Tenure in the Uganda Protectorate*. 1906 : 7, MSS Afr.s.17. R.H.

61. Roscoe 1965 : 73.

62. « *Such was the complication in the execution of the king's duties that they required permanent and expert officers who knew exactly what to do, and what not to do* ». Kagwa 1934 : 80.

63. Ray 1991 : 137 ; Hanson 2009.

64. Ray 1991 : 167-182. Médard à paraître 2018 ; Médard 2007 : 365-366, 371-374.

Les sections de bourreaux se voient assigner un contingent d'arrestations puis d'exécutions. Fût-ce pour pour des crimes véniels, les prisonniers sont exécutés. Mais leur nombre n'est généralement pas suffisant. Pour atteindre l'objectif, on invente donc de nouveaux crimes, des broutilles, passibles de la peine de mort. Parfois, on ne s'embarrasse pas de prétextes et on arrête au hasard les passants. Les gués de la Mayanja sont particulièrement indiqués pour capturer les victimes. Les bourreaux arrêtent toujours plus de monde que nécessaire. Cela permet d'être sûr d'avoir un nombre de suppliciés suffisant, même après la libération des exemptés de la peine de mort et des personnes graciées ou protégées. Les bourreaux en profitent également pour s'enrichir, *via* la libération, contre rançon, des passants riches, ou la vente clandestine en esclavage des femmes et des enfants.

Les méthodes de mise à mort sont destinées à faire souffrir les victimes et terroriser la population. Elles répondent aussi à des nécessités techniques et religieuses (ne pas faire couler le sang royal, par exemple). À chaque lieu est associée une forme d'exécution particulière. À Seguku, aux sources de la Mayanja, les victimes sont soit tuées assez rapidement avec les armes du bord, soit dépecées (en référence aux griffes du léopard ?) – et agonisent lentement dans d'atroces souffrances.

Dans ce lieu de sacrifice, les victimes étaient tuées à coups de gourdin ou à coups de lances. Sur tout le corps, la chaire était pincée pour la relever puis découpée, la victime était ensuite tuée. La mise à mort pouvait parfois s'étendre sur une semaine, car les bourreaux devenaient fatigués et partaient boire de la bière et discutaient de ce qu'ils avaient effectué. Les corps étaient laissés là où ils étaient tombés. Les animaux sauvages ou les oiseaux s'en nourrissaient, nul parent n'aurait osé enterrer quelqu'un qui avait été offert aux dieux (Roscoe 1965 : 334-336)<sup>65</sup>.

À Busega et Kabojja, la méthode est différente, on mutilé les victimes pour ensuite les brûler.

On nous dit que plusieurs jours passeront encore avant les exécutions. On coupera la gorge à certains, d'autres seront torturés à mort – leurs yeux seront crevés, leur nez coupés, les tendons des bras

65. « *The victims were either clubbed or speared to death at this sacrificial place. The flesh was pinched up and cut off over the body, and the victim was afterwards killed. The executions sometimes extended over a week, because the executioners became weary and went off to drink beer and to talk over what they had done. The bodies were not removed from the place where they fell; the wild animals or birds fed upon them; no relative dared bury one who had been given to the gods* ». Roscoe 1965 : 334-336.



et des cuisses tranchés en morceaux et rôtis sous leur propre yeux [*sic*] et finalement les pauvres bougres seront brûlés vif. D'autres encore, pieds et poings liés, seront couverts de roseaux et de bois de chauffage et l'ensemble sera embrasé (Mackay 1898 : 186)<sup>66</sup>.

[Ashe obtient ce récit d'un chrétien, Kidza, témoin direct, l'un des subalternes (*musali*) du Mujasi qui supervise l'exécution.] Il me raconta comment la populace, portant des gourdes de bière de banane, serpenta jusqu'à la limite d'un lugubre marécage appelé Mayanja, un lieu que j'avais souvent visité avec Lugalama [l'un des chrétiens condamnés]. Ils s'arrêtèrent là. Une partie de la foule apporta du bois de chauffage, d'autres construisirent un cadre sommaire sous lequel le combustible fut entassé. Ensuite, les prisonniers furent saisis, et se joua une scène d'une cruauté répugnante. Brandissant leurs longs couteaux recourbés, certains se saisirent de Seruwanga, d'autres de Kakumba et d'autres encore de Lugalama. Seruwanga avait remis sa cause à celui qui juge avec droiture, et le cruel couteau ne put lui arracher le moindre cri, perdant son sang, il fut jeté dans le feu. [...] Mujasi leur ordonna d'infliger à Lugalama le même sort que les autres. [...] Ils s'approchèrent et il s'écria « oh ne me coupez pas les bras, je ne me débattrai pas – Je ne résisterai pas ! Jetez-moi juste dans le feu ! »<sup>67</sup>.

La fin de ce texte d'Ashe nous permet de comprendre que la mutilation des membres est également un moyen d'éviter que les victimes se débattent dans le bûcher. Ces détails sordides montrent une fois encore la professionnalisation et la routinisation des exécutions au Buganda au XIX<sup>e</sup> siècle.

66. « *Several days are said to elapse yet before the slaughter takes place. Some will have their throats cut, while others will be tortured to death - their eyes put out, nose cut off, the sinew of their arms and thighs cut to piecemeal and roasted before their own eyes, and finally the unhappy wretches burnt alive. Others, again, are tied hand and foot, dry reeds and firewood heaped over them, and then the whole ignited* ». Mackay 1898: 186.

67. « *He told me how the mob, carrying gourds of banana-cider, wound on their way till they reached the borders of a dismal swamp called Mayanja, a place I had often visited with Lugalama [l'un des chrétiens condamnés]. Here they halted. Part of the crowd bring firewood, others make a kind of rough framework, under which the fuel is heaped. Then the prisoners are seized, and a scene of sickening cruelty is enacted. Some lay hold of Seruwanga, others of Kakumba, and others of Lugalama, brandishing their long curved knives. Seruwanga has committed his cause to Him who judges righteously, and the cruel knife cannot wring from him a cry; bleeding he is cast into the fire. [...] Mujaji bids them to treat Lugalama as they treated the others. [...] They came nearer and he cries out "oh do not cut off my arms, I will not struggle – I will not fight! Only throw me into the fire!"* » Ashe 1970 : 145-146. Le texte mentionne le *Mujasi* comme dirigeant l'exécution. Chef des fusiliers du roi, il est l'envoyé du souverain mais c'est probablement les vrais bourreaux qui supervisent la mise à mort.

### Seguku : un petit sanctuaire dans un bois sacré

Sur le site de Seguku, aux sources de la Mayanja, à environ 8 kilomètres en amont de Kabojja, se trouve, au XIX<sup>e</sup> siècle, le temple principal du dieu Mayanja, associé à un lieu d'exécution (Nakinzire). Aujourd'hui, ce lieu abrite, dans un petit bois, un sanctuaire de la divinité Mayanja et des aménagements bétonnés pour l'accès du public à deux des principales sources. Le sanctuaire a été préservé grâce à la combinaison de plusieurs éléments. Mayanja est une divinité importante mais pas un dieu de premier plan. Seguku étant plus éloigné de l'agglomération de Kampala que Kabojja et Busega, il n'est pas nécessaire d'y construire un établissement chrétien (école, église). La nature marécageuse et escarpée du terrain entrave (encore aujourd'hui) son lotissement. Les sources bénéficient en outre, depuis la période coloniale, de la protection accordée aux sources d'eau potable et, plus récemment, depuis 1986, aux zones humides.

Un bois, composé d'eucalyptus plantés mais aussi de quatre ou cinq arbres plus anciens, d'autres essences, entoure les sources. Il couvre environ une à deux acres et est prolongé par le cours de la Mayanja, qui, sur ses premiers kilomètres, est un marécage de papyrus parsemé de palmiers daolab (sur les photos aériennes de 1955, la rivière est recouverte par une forêt galerie<sup>68</sup>). Les arbres anciens ont été préservés uniquement aux abords immédiats des trois principales résurgences de Seguku. En août 2008, j'ai constaté que les autels étaient dispersés sous les arbres anciens (ou sous les rejets des vieilles souches) en trois zones, puis cinq, en janvier 2010, mais seulement autour de deux résurgences sur trois. Peut-être y a-t-il là un rapport à la gémellité du dieu Mayanja ? La source aménagée sur la rive gauche, malgré la présence d'un grand arbre et de la souche d'un autre, ne semble pas avoir d'usage religieux aujourd'hui (notons que le sanctuaire était sur la rive droite, au XIX<sup>e</sup> siècle, mais c'est sans doute sans rapport).

Autrefois, ce sanctuaire était doté d'un lieu d'exécution, mais sa mémoire (y compris le nom exact du lieu-dit destiné aux exécutions : *Nakinzire*) est perdue ou niée, même par le tradipraticien gardien du sanctuaire. Dans le contexte du retour des sacrifices d'enfants dans la région depuis quelques années (les années 2000 ?), ce type de déni ne surprend pas. Le gardien se targue pourtant d'être l'*omu-mbowa* de Mayanja. Ce titre, atypique pour le clergé, désigne sans ambiguïté les bourreaux qui constituent la garde du roi, ce qui montre bien qu'il en savait plus qu'il ne voulait l'admettre.

Nous disposons de deux descriptions du temple de Mayanja et de son lieu de sacrifice qui se réfèrent au XIX<sup>e</sup> siècle, l'une, issue de l'ethnographie

68. Photographie aérienne n° 19. 15 : UG 15 : June 1955 : 152.54 mm. : 24 000 : 6", Survey, Lands & Mines Department, Entebbe Air Photo, Library set n°4. L'interprétation de la photo est confirmée par la carte du Uganda Survey au 1/50 000 de 1967.

de Roscoe (1911), l'autre d'un récit de voyage émanant de Pères blancs en 1881. Ces deux textes à la fois se complètent et donnent une vision très différente l'un de l'autre :

#### Le lieu de sacrifice Seguku

Le lieu de sacrifice nakinzire, sur la colline de Seguku dans le Busiro, avait un temple et un médium, qui était le fils d'une princesse, et en conséquence qui aurait dû être mis à mort à la naissance en raison des restrictions [concernant les naissances] imposées aux princesses. On dit que la raison pour ce choix d'un médium réside dans le fait qu'un prince, Kungubu [un autre nom de Kiggala], prit sa sœur comme épouse et eut un fils avec elle, le fils est né en ce lieu, Nakinzire, et la rivière Mayanja prend sa source là en raison de la naissance. [...] Près du temple s'élève l'arbre sacré où on faisait boire aux prisonniers une bière trafiquée et où les vêtements de certains d'entre eux étaient portés et accrochés. (Roscoe 1965 : 334-336)<sup>69</sup>.

En 1881, des Pères blancs s'écartent de la route habituelle de la capitale au lac à Entebbe et traversent les domaines de Mayanja.

De là nous voilà chez Maandja. Maandja est un grand prince du Buganda, c'est aussi un... léopard ou panthère. Donc c'est un homme et un léopard qui se partagent la possession du pays. L'homme reconnaît les droits du léopard et le léopard reconnaît aussi (quand il ne peut faire autrement) les droits de l'homme. L'homme prince du pays est nommé par le roi, le léopard lui est reconnu par la superstition de ces pauvres gens. Tous les hommes de ce pays se disent esclaves du léopard ou si vous l'aimez mieux ainsi du Lubaale Maandja. Il a au milieu d'un bois sacré sa hutte entourée de roseaux. Chaque individu qui passe va d'un air très sérieux couper un brin d'herbe et le jette près de la case de Maandja comme tribut qu'il paie à son maître et en reconnaissance de sa servitude. S'il y manquait il craint que, avant peu de jours, le féroce seigneur ne lui fasse payer sa rébellion en venant le croquer de ses royales dents. Parfois pendant la nuit le léopard vient rendre visite aux maisons où l'odeur des chèvres l'a

69. « *The sacrificial place Seguku. The sacrificial place Nakinzire, on the Seguku hill in Busiro, had a temple and a medium, who was the son of a princess, and ought therefore to have been put to death at birth according to the restrictions placed upon princesses. The reason for his choice of a medium is said to have been the fact that a prince Kungubu [un autre nom de Kiggala], took his sister to wife, and had a son by her; the child was born at the place Nakinzire, and the river Mayanja took its rise there owing to the birth.[...]. Near the temple stood the sacred tree, where the prisoners were given the doctored beer to drink, and where the clothing of some of them was taken and hung up* ». Roscoe 1965 : 334-336.

attiré ; il commence avec ses griffes à se faire une issue à travers la palissade de roseaux. Alors les pauvres gens qui parfois s'ils le voulaient pourraient bien l'assommer d'un coup de hache lorsque l'animal n'a encore pu passer que la tête au travers du trou, crient, font du tapage, frappent les piquets de leur maison pour épouvanter l'agresseur, mais se croient perdus s'ils touchaient à un poil de la bête. Si celle-ci ne se retire pas, alors les gens se sauvent, laissent leurs chèvres entre les griffes de l'animal féroce qui les a bientôt rendus à destination : les pauvres gens sont persuadés que le léopard ne leur fera aucun mal : ils disent Maandja a pris nos chèvres ; c'est son bien ; mais Maandja ne mange pas les hommes, nous sommes ses esclaves, s'il nous mangeait, il mangerait son bien. Qui ensuite lui fournirait des chèvres ?

Nos catéchumènes se sont bien vite dépouillés de ces préjugés superstitieux ; en passant en face de la hutte du lubaale ils rient beaucoup de la naïveté d'un mganda venant déposer le brin d'herbe auprès de Maandja. Le Maandja ne mange pas d'herbe lui dit-on ; tu devrais en ramasser davantage il ne te saura pas gré de lui donner si peu, prends garde la nuit prochaine il va venir te faire visite.

Bientôt, après avoir passé le bois sacré de Maandja nous arrivons à un ruisseau que nous passons à pied sec grâce au long palmier sauvage que l'on a jeté en guise de pont<sup>70</sup>.

Entre le texte de 1911 et le suivant de 1881, nous avons la description caractéristique d'un lieu d'exécution ganda, avec un arbre (généralement désigné sous le terme d'arbre esprit-*lubaale tree*) sur lequel on pend les habits des condamnés, une source, des bois. Le sanctuaire religieux est plus développé à Seguku qu'ailleurs, mais c'est normal, puisqu'il s'agit autant d'un temple que d'un lieu d'exécution.

Le texte du missionnaire français est néanmoins très étrange. Il s'agit d'une description champêtre d'un sanctuaire païen où l'on repaît la divinité léopard de brins d'herbes. Voilà un contraste étonnant par rapport aux monceaux de cadavres que l'on imagine. En réalité, il s'agit d'une offrande symbolique tout à fait normale pour un passant. Néanmoins, où sont les ossements qui jonchent le sol ? L'odeur de putréfaction ? C'est d'autant plus bizarre que, quatre mois plus tôt, ont été effectués de nombreux sacrifices pour Mayanja, ce que les missionnaires savent parfaitement. Comment ne font-ils pas le lien ? La seule explication, à part l'autocensure, c'est que ce lieu d'exécution est un peu à l'écart du sanctuaire et du chemin utilisé par les missionnaires. D'une façon générale, nous ne connaissons pas bien

70. Diaire de Rubaga, ms Alger, 21-06-1881, archives des Pères blancs, Rome.

l'insertion des lieux d'exécution et de sacrifice dans l'organisation spatiale des sites religieux. Contrairement au temple de Mayanja, tous les temples n'ont pas une organisation spatiale spécifique pour l'exécution d'êtres humains. La majorité des divinités ne demandent de victimes humaines, de sacrifice royal, que lors d'événements très exceptionnels.

### **Le médium prince de Mayanja et l'infanticide royal**

Le temple de Mayanja à Seguku est assez standard pour un petit sanctuaire. Un homme est possédé par un esprit qui habite aussi un fauve. Comme c'est souvent le cas, lors des trances qui sont au cœur du système religieux, le possédé se distingue en se comportant comme son esprit, donc, en l'occurrence, comme le fauve. « On pensait que le médium était possédé par un léopard. Quand il était sous l'influence du fantôme du léopard, il grognait et roulait des yeux comme une bête furieuse<sup>71</sup>. »

La transe constitue un élément idéologiquement crucial, facilitant la mise à mort des victimes. Ainsi, la culpabilité est transférée du roi et du bourreau vers les esprits (ici, vers Mayanja ; à Namugongo, vers Bengo, etc.). Ils sont de la sorte protégés de la vengeance du fantôme de la victime.

[Le bourreau] leur annonçait à eux tous « Ce n'est pas moi qui vous tue ou qui vous donne à la mort, c'est Kibuka et Mukasa [deux divinités importantes] qui vous mettent à mort » [il s'agit d'une phrase rituelle qui précède les exécutions]. Il mentionnait aussi d'autres dieux. La raison pour laquelle le roi et les bourreaux ainsi n'assumaient pas la responsabilité c'est qu'ils craignaient les fantômes de ces hommes. Tout de suite après cette proclamation les prisonniers étaient exécutés<sup>72</sup> (Kagwa 1934 : 81).

La bière de banane, qui revient en permanence dans les textes, est doublement utile, dans ce contexte. Le condamné doit boire impérativement une bière arrangée afin que son esprit ne hante pas les vivants ; les bourreaux en consomment eux aussi beaucoup, pour faciliter l'état de transe ou de furie collective qui les possède durant l'exécution. Le rôle des trances est particulièrement clair dans le cas du bourreau *Senkole*, qui se spécialise

71. « *The medium was thought to be possessed by a leopard; he growled and rolled his eyes about like an angry beast when under the influence of the leopard ghost* ». Roscoe 1965 : 334-336. Sur les trances dans le système religieux dans l'Afrique des Grands Lacs en général, voir la contribution dans ce numéro de Pennacini et son ouvrage Pennacini 1998.

72. « *Announced to them all, "It is not I who am killing you, or who is giving you away to death, Kibuka and Mukasa are killing you". He also mentioned some other gods. The reason the responsibility was thus shunned by the executioner and the king was that they feared the ghosts of these men. Immediately after this proclamation the prisoners were executed* ». Kagwa 1934 : 81.

dans l'exécution des princes à partir du règne de Kyabaggu (c.1760-c.1790)<sup>73</sup>. Le roi lui-même, lorsqu'il condamne à mort, serait possédé par un esprit<sup>74</sup>. C'est le recours à ces transes mortifères qui facilite, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'essor de la violence monarchique et l'extermination des princes qui marque la fin des guerres civiles.

Le sanctuaire de Mayanja est suffisamment important pour que le roi lui-même en désigne le responsable. Le temple est néanmoins de petite taille. On ne mentionne pas de prêtre, ni de ritualiste, juste un médium. Ce médium est très particulier. Il est de sang royal. Les membres de la famille royale sont nombreux dans les temples<sup>75</sup>. Il s'agit pour la monarchie de contrôler, d'intégrer à son influence des lieux de pouvoir autonome et d'accéder à l'immense richesse des sanctuaires. Le mariage, classificatoire et stérile, des princesses aux divinités, est également un moyen de gérer la question de l'hypergamie que nous avons mentionnée plus haut. Avant le XIX<sup>e</sup> siècle, des princes occupaient certainement des fonctions dans les sanctuaires, comme le rappelle le récit de Kiggala. Il est lui-même confié à un dieu avec sa sœur. Mais cela n'est plus le cas au XIX<sup>e</sup> siècle. Depuis le règne de Semakookiro (c.1800-1812), les frères du roi sont exécutés systématiquement, afin de réduire la compétition pour le trône<sup>76</sup>. Donc, s'il existe, à partir de ce règne, en raison de la polygamie, des dizaines de princesses à chaque génération, les princes, eux, sont très peu nombreux et trop surveillés pour remplir une fonction rituelle. La poignée de frères de rois survivants, malgré la polygamie, ont peu de fils car la sage-femme est chargée d'éliminer les héritiers potentiels à la couronne dès la naissance<sup>77</sup>. La présence d'un prince médium de Mayanja est donc une anomalie qui interroge.

Première explication possible, ce ritualiste est un prince, éloigné généalogiquement du trône. Il s'agit surtout de descendants de rois du XVIII<sup>e</sup> siècle

73. Kaggwa 1971 : 86.

74. Médard 2007 : 355 ; Roscoe 1965 : 324.

75. «*Nasiwa, the eldest princess [coquille de Ashe, voir la suite du paragraphe] and nominal wife of Mukasa, the Divinity of the Nyanza. Every Mumbeja (princess) is supposed to be a vestal virgin and nominal wife of a Divinity, but unlike the truly virgin keepers of Budo and Kibuka, their virginity is only nominal, since the Bambeja (the princesses) used to be notorious for their amours, and for the utter licentiousness which characterised them. In Mutesa's days Princess Nakamanya was wife of god Kibuka, Princess Nasolo of god Wanga, Princess Kagere of Lwanga, Princess Nakati of Budo. In the olden time, when Kibuka was killed, god Mukasa had asked the reigning king for his daughter, and the king gave him his daughter, Nasolo (The name which the eldest of the princesses is always called as Kiwewa is that of the eldest of the princes). Nasolo like Kiwewa, has the royal title of Kabaka, and is over all the princesses who are not kept in durance like their brothers. The God Mukasa, as a return for this princess, sent to the king the famous warrior Kibuka [...] Thus Princess Nasolo is wife of god Mukasa, Princess Nabweteme is wife of god Nende, Princess Nabaroga is wife of the lubare of Musongole etc. etc.*». Ashe 1894 : 105.

76. Médard 2007 : 230-234.

77. Kagwa 1934 : 71.

ou d'avant. Ces derniers peuvent encore occuper des positions rituelles jusqu'à aujourd'hui. Dans le cas présent, pour Mayanja, on s'attendrait à voir, comme médium héréditaire, un prince de la lignée de Kiggala, sans doute du clan de la loutre (*Ngonge*), celui de la mère de l'ancien roi. C'est en effet le cas pour Jinja, aux sources de la Mayanja Waswa<sup>78</sup>. Mais nos sources ne nous informent pas sur le clan du prince aux sources de la Mayanja Kato, à Seguku. C'est très inhabituel. D'autre part, une parenté si éloignée du roi régnant ne correspond pas à l'affirmation du père Lourdel : « Maandja est un grand prince du Buganda. » Il ne s'agit donc probablement pas d'une terre clanique héréditaire (*Butaka*) dans un lignage princier.

Plus surprenant encore, Roscoe nous informe que l'on désignait : « un médium, qui était le fils d'une princesse, et en conséquence qui aurait dû être mis à mort à la naissance en raison des restrictions [concernant les naissances] imposées aux princesses<sup>79</sup> ». Le médium est-il issu d'une lignée de princesses antérieure à l'interdiction de se marier qui date de règne de Kamaanya (c.1812-c.1830) ? La suite du commentaire ne serait-elle qu'un anachronisme de la part de Roscoe ? En dépit de l'interdiction, certaines princesses ont des enfants, et elles parviennent parfois à les sauver de l'infanticide à la naissance. La transformation de ces êtres, dont l'existence est alors impensable et scandaleuse, en médiums constituerait une gestion logique du danger rituel qu'ils représentent, et une alternative à la mise à mort. Ce serait une explication très satisfaisante et cohérente culturellement quant à l'existence de ce médium prince.

Dans un témoignage recueilli par Neil Kodesh<sup>80</sup>, un dignitaire du clan du singe colobe-*ngeye* revendique Mayanja comme l'esprit (*musambwa*) de son clan. Son ancêtre aurait donné la peau du léopard Mayanja et la protection de cet esprit au premier roi du Buganda, Kintu. Ainsi, l'esprit protecteur de leur clan serait devenu, en partage, celui du Buganda. Il n'y a pas d'autre information dans ce sens. Une référence à la lignée princière du médium de Mayanja est peu probable. Ce clan ne fournit d'épouse ni à Ttembo, ni à son fils Kiggala (aucune n'est mentionnée non plus pour le XVIII<sup>e</sup> siècle, période importante pour le sanctuaire, comme nous le verrons). On peut imaginer qu'avant l'installation d'un prince à Seguku, la terre appartenait au clan du singe colobe-*ngeye*. Dans de nombreux sanctuaires, on se souvient du clan qui y accueille la divinité. Il y joue souvent un rôle rituel important. Ce qui est évident, sans exclure les hypothèses précédentes, c'est le lien avec le bourreau Sebata, ex-Kago, très important dignitaire de ce clan dont les domaines sont situés au bord de la Mayanja à Mutundwe, comme nous l'avons vu.

78. Kasirye 1954: p.7/389.

79. Roscoe 1965 : 334.

80. Kodesh 2010 : 2.



### **Derrière un culte ancestral, les guerres de succession du xviii<sup>e</sup> siècle et la parenthèse d'un pouvoir féminin**

Toutes ces imprécisions ne sont pas habituelles, elles indiquent qu'il y a des enjeux cachés autour de ce dieu pour le moins étrange, même dans le contexte local. Un détail concernant le *kiwendo* (les exécutions rituelles de masse) de 1881, que nous avons mentionné plus haut, permet de mieux cerner les enjeux cachés. En février 1881, aux missionnaires horrifiés par la perspective de sacrifices humains, il a été répondu :

On me dit à la cour que Maandja mange des chèvres et non des hommes. Où as-tu vu, m'a-t-on dit, qu'on ait pris des gens pour les tuer ? Non, ceux qui t'ont dit cela sont des menteurs. Où dans ce pays pourrait-on trouver un témoin qui vienne en face du roi attester qu'il a vu prendre des hommes innocents pour les égorger<sup>81</sup> ?

Mais il ne s'agit pas que d'une plaisanterie sordide que l'on répète aux étrangers. Il s'agit d'un thème récurrent qui fait référence à un épisode de la chute du très cruel roi Kagulu (c.1730-c.1760) :

[Le roi Kagulu est abandonné par tous et vaincu.] Il s'enfuit à Seguku et se cacha là durant de nombreux jours. Mais durant ce temps il n'avait pas de viande à manger. En conséquence, il prit la chèvre de quelqu'un d'autre, mais quand le propriétaire voulut la lui reprendre, Kagulu le tua avec une lance. À la suite de quoi les habitants de Seguku le chassèrent (Kaggwa 1971 : 64)<sup>82</sup>.

À chaque mise à mort au sanctuaire de la Mayanja à Seguku, l'euphémisme des chèvres est utilisé pour rappeler la fin du règne de Kagulu. Mais derrière cette anecdote mentionnant la présence de Kagulu à Seguku se cache une clé pour décrypter l'histoire du Buganda au xviii<sup>e</sup> siècle. Le xviii<sup>e</sup> siècle connaît le développement du culte des dieux princes qui va de pair avec l'essor de l'absolutisme royal et ses dérives sanguinaires. Cette chronologie est confirmée par l'inscription généalogique des autres divinités princières, dans les chroniques royales, à l'exception de Mayanja. La position généalogique de ce dernier constitue même une anomalie qui empêche d'affirmer que le tournant sanguinaire de la mise en scène du pouvoir et de la religion date du xviii<sup>e</sup> siècle.

81. Diaire de Rubaga dact. 5-2-1881, archives des Pères blancs, Rome.

82. « [Le roi Kagulu est abandonné par tous et vaincu.] *He fled to Seguku and hid himself there for very many days. But during that time, he had no meat to eat. Hence he took someone else's goat, but when the owner tried to rescue it, Kagulu speared him to death. Thereupon the people of Seguku expelled him* ». Kaggwa 1971 : 64.



Mayanja est un dieu atypique. Il est associé au règne de Kiggala (c.1490-c.1520). Pour Wrigley, Kiggala n'est même pas un roi mais une divinité redoutable, associée à Buggala, la principale île de l'archipel des Sese dans le lac Victoria (la majorité du panthéon ganda tire son origine de ces îles). Il aurait été inséré ultérieurement dans la généalogie royale. Wrigley fait également remarquer que la géographie de son règne contraste avec celle des rois qui le précèdent ou lui succèdent. Elle est plus méridionale et lacustre que celle des autres rois de cette époque, plus centrés sur Bakka<sup>83</sup>. Autre anomalie, la reconquête de Mugganvula, sanctuaire où Kiggala avait commis l'inceste avec sa sœur, alors aux mains d'un chef munyoro. « Depuis Kansanga [colline du sud de Kampala] il attaqua un Munyoro appelé Toko, parce qu'il s'était installé à Muggavula [Muganvula, dans l'original, en luganda], l'endroit exact où Kiggala et sa sœur avaient été dédiés aux dieux par leur père. Ayant vaincu et tué Toko, Kiggala bâtit sa capitale à Muggavula<sup>84</sup>. » Il s'agit de régions assez éloignées, conquises sur le Bunyoro, sous le règne de Mawanda (c.1730-c.1760). La géographie excentrée et la grande précision de ces récits (ici, on connaît même le nom du chef munyoro : Toko) sont surprenantes, elles suggèrent une réécriture et des remaniements de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle ou du XIX<sup>e</sup> siècle.

### **La chute du roi Kagulu : où la rivière et le léopard se rejoignent**

La référence au renversement du roi Kagulu ouvre un autre pan de la complexité du culte de Mayanja et permet de comprendre radicalement différemment ce sanctuaire et sa signification, notamment concernant le rôle des princesses dans le rite. C'est en effet de sa sœur Ndege Nasolo<sup>85</sup> que Kagulu, après avoir été chassé de son trône, se cache à Seguku.

Cette guerre civile, qui oppose Kagulu à sa sœur, est unique dans l'histoire du Buganda, qui en compte pourtant beaucoup. C'est le seul cas où un roi est renversé en raison de sa tyrannie, et sans qu'un prétendant au trône ne se soit déclaré. Avant la rébellion, pour échapper à Kagulu, les princes conjurés, dont le futur roi Mawanda et la princesse Ndege, se dirigent vers Busunju (la frontière du royaume). C'est là qu'ils rencontrent un chef, Mawuba, qui accepte de combattre Kagulu et de libérer les Baganda des excès de ce tyran<sup>86</sup>.

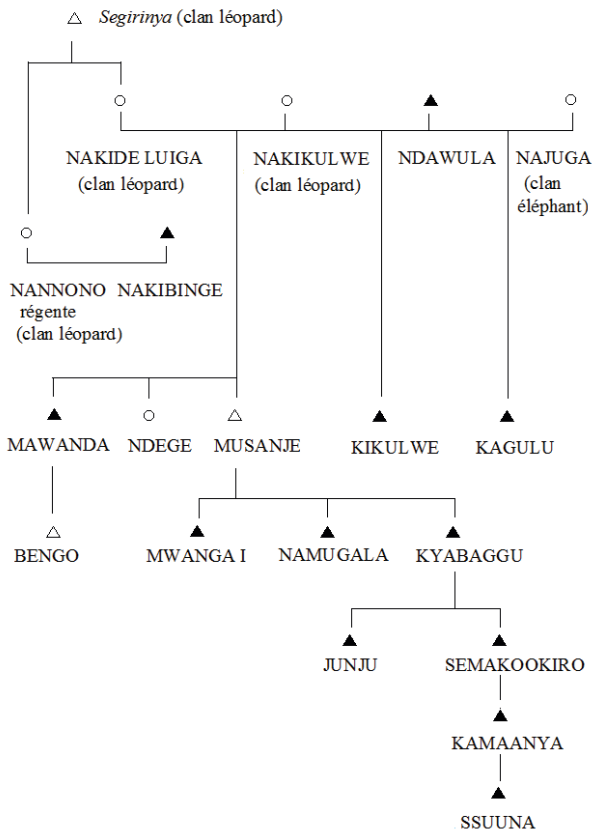
83. Wrigley 1996 : 155.

84. « *From Kansanga he attacked a munyoro called Toko, because he had settled at Muggavula, the very place where Kiggala and his sister had been dedicated to the gods by their father while they were still young. Having defeated and killed Toko, Kiggala himself built his capital at Muggavula* ». Kaggwa 1971 : 21.

85. Nasolo est le titre de la première fille du roi. Nsimbi 1980 : 54. Voir également note 78.

86. Kaggwa 1971 : 63-66.

Les princes rebelles ou en fuite, terrorisés par Kagulu, refusent d'être candidats au trône avant sa mort. « Les princes refusèrent de monter sur le trône avant que Kagulu ne soit mort<sup>87</sup>. » La princesse Ndege Nasolo, sœur de Kagulu, est la clé de voûte de la rébellion. Elle commande à ses frères et neveux, organise le renversement puis la capture et surtout supervise personnellement la mise à mort, par noyade, de Kagulu (il ne faut pas verser le sang d'un roi).



**Fig. 2 :** Les rois du Buganda au XVIII<sup>e</sup> siècle (la parenté n'est pas représentée dans sa totalité. Les triangles indiquent des hommes, les ronds des femmes, les triangles pleins les rois, les noms en italiques sont des titres).

Chose unique dans les annales du Buganda, la princesse Ndege Nasolo lui refuse l'honneur d'une sépulture. Naturellement, Ndege choisit aussi le nouveau roi. « Après que Kagulu a été tué, Mawuba demanda aux princes de choisir le successeur, après quoi la princesse Nasolo choisit Kikulwe<sup>88</sup>. »

87. « *The princes refused to ascend the throne, until Kagulu died* ». Kaggwa 1971 : 64-65.

88. « *After Kagulu had been killed, Mawuba asked the princess to choose the successor; whereupon Princess Nasolo chose Kikulwe* ». Kaggwa 1971 : 66.

Puis celui qui est présenté comme son frère utérin que tout semble pourtant désigner comme un usurpateur, Mawanda, chasse Kikulwe et s'empare du pouvoir. Elle devient alors reine sœur (*Lubuga*) de Mawanda<sup>89</sup>.

Beaucoup d'auteurs écrivant sur le Buganda insistent sur le fait que la monarchie y est une dyarchie ou une triarchie. La fonction royale y est pleinement partagée entre le roi (*Kabaka*), sa mère (*Namasole*) et sa sœur (*Lubuga*), choisis ensemble par l'assemblée des chefs<sup>90</sup>. Pour Rhiannon Stephens, le déséquilibre important entre les pouvoirs féminins et masculin s'accroît et se développe particulièrement au XIX<sup>e</sup> siècle. La *Lubuga* Ndege règne pleinement aux côtés de son frère. Outre son rôle de leader incontesté durant la guerre civile, elle est célèbre pour avoir tué de ses mains le *Namutwe* Senkoma, un chef désobéissant<sup>91</sup>. Cette transgression est majeure, le souverain ne doit pas verser lui-même le sang. Comme par hasard, sur le lieu de cet acte, naît une rivière homonyme de la victime<sup>92</sup>.

Le choix même de Ndege comme *Lubuga* est une transgression. La norme interdit à la *Lubuga* d'avoir un frère utérin (qui serait un candidat potentiel pour le trône), et sa mère doit appartenir à un clan différent de celui de la mère du roi. Il existe un risque de projeter des règles du XIX<sup>e</sup> siècle vers un passé plus lointain, mais on comprend aussi que la puissance politique de Ndege est telle que rien ne peut lui être refusé, que cela soit proscrit ou non.

Les auteurs débattent pour savoir si le roi et la *Lubuga* entretiennent une relation incestueuse charnelle ou seulement symbolique, en particulier lors des rituels d'intronisation. Virtuel ou avéré, cet inceste a une gravité supplémentaire puisque Ndege et Mawanda sont frère et sœur utérins (et pas seulement demi-frère et demi-sœur patrilinéaire, comme c'est l'usage). Malgré de forts soupçons quant à la filiation réelle de Mawanda, le roi et la reine-sœur sont tous deux rattachés de façon classificatoire au clan de léopard. Le parallèle entre eux et leurs prédécesseurs Kiggala et Nazibanja est absolument frappant.

89. Stephens 2013 : 138-139.

90. Stephens 2013 ; Heusch 1987.

91. « [La présence de Senkoma fait échouer définitivement l'entrevue entre Mawanda et Ndege et leur ancêtre Kintu, premier roi et premier homme.] *Mawanda went away full of grief and the queen sister was so enraged that when they reached a small valley, she speared Senkoma to death. Her action was perfectly justified because the king had given his chiefs strict warning not to follow him. The place where Senkoma was killed became the source of the river which is still known by his name* ». Kaggwa 1971 : 73 ; Roscoe 1965 : 222.

92. La localisation de ces sources pose problème. Senkoma n'est pas recensé parmi les noms de lieux de l'Ouganda. En revanche, les sources de la Sekoma sont à environ 5 km à l'est de Muganvula, où elle se jette dans la Lumansi. Cela rejoint la géographie et la symbolique du mythe autour de l'inceste de Kiggala et Nazibanja. Les erreurs de transcription sont courantes, même si nous ne pouvons avoir de certitude quant à cette identification.

Les femmes royales sont généralement actives et présentes dans les conflits dynastiques aux côtés de leurs frères. Ndege est exceptionnelle parce qu'aucune autre princesse n'a joué de rôle aussi central dans une rébellion, et parce que, dans le cas de Ndege, il n'y a pas de candidat au trône. Seul un autre personnage féminin, Nannono, joue un rôle aussi important dans l'histoire du Buganda<sup>93</sup>. Nannono est l'épouse du roi Nakibinge. Elle s'illustre par son courage et sa détermination dans la guerre contre les Banyoro. Enceinte, son mari tué au combat, elle prend le pouvoir et règne pendant dix-huit mois. Ayant accouché d'une princesse et non d'un garçon, elle doit laisser la place à Mulundo, très jeune fils d'une autre épouse de Nakibinge. Dans la généalogie royale, l'épisode est très antérieur au XVIII<sup>e</sup> siècle, mais Wrigley a bien montré qu'il s'agit, en réalité, d'un règne du XVIII<sup>e</sup> siècle, que l'on a préféré perdre dans un passé plus lointain pour des raisons qui ne sont pas parvenues jusqu'à nous<sup>94</sup>. Il insiste même sur la proximité avec le règne de Mawanda ; le règne de Nakibinge s'insérerait un peu avant celui-ci.

Dans ce cas de figure, Ndege et Nannono sont parentes. En effet, Nannono est fille de Segirinya. Ce dernier est également le père de Nakide Luiga, la mère de Ndege Nasolo et de Mawanda. Segirinya est donc le grand-père maternel de Ndege. Le Segirinya est un chef héréditaire du clan du léopard dont l'une des principales tâches est par ailleurs de décorer le jumeau (le cordon ombilical) du roi<sup>95</sup>. Évidemment, il s'agit d'un titre, pas obligatoirement du même individu. Le Segirinya, considéré ici comme le grand-père de Ndege, désigne peut-être en fait un successeur, un frère, un fils, etc., du Segirinya, père de Nannono. Mais cette parenté entre les deux femmes les plus puissantes de l'histoire du Buganda est troublante. La piste du clan du léopard peut être suivie plus loin. La guerre civile qui oppose Ndege *Nasolo* à Kagulu est aussi une guerre civile qui oppose des princes et princesses du clan du *ngo*-léopard, (Ndege, Mawanda, Kikulwe, etc.) à ceux du clan du *njovu*-éléphant (Kagulu)<sup>96</sup>.

Mayanja n'est donc pas identifié à un léopard par hasard. La référence au fauve noyé<sup>97</sup>, que nous avons citée au début, est certainement un écho déformé de la mort de Kagulu noyé par la princesse Ndege *Nasolo* dans

93. Kaggwa 1971 : 28-29. Kaggwa 1934 : 23-24. Stephens 2013 : 109.

94. Wrigley 1996 : 204-206, 210-215.

95. « *SSEGGIRINYA: The work of Ssegirinya and his assistants who are called Abagirinya is to decorate all kings' property that is decorated. Sseggirinya is of a leopard clan. Abagirinya are the ones decorating the Kings' head combs and of their twins and of the ones who paint and decorate generations in king's houses. The estate of Sseggirinya is at Lubanja in Ssingo* ». Nsimbi 1980 : 63.

96. Wrigley 1996 : 187-191.

97. Roscoe 1965 : 318.

le lac Victoria. L'épisode incestueux fait autant référence à Mawanda, qui règne avec sa sœur utérine, qu'aux relations sexuelles lointaines et mythiques de deux autres parents utérins, Kiggala et Nazibanja.

Comme à Namugongo (site d'exécution des martyrs chrétiens), l'esprit de la victime (Kagulu) possède le bourreau (la princesse Ndege ? ses descendants masculins ?). Cette hypothèse est d'autant plus attrayante que Kagulu est le seul roi du Buganda sans sanctuaire pour gérer et canaliser son esprit (*muzimu*), au potentiel immensément redoutable. Les rumeurs du retour offensif de Kagulu de chez les morts<sup>98</sup> ont terrorisé Mawanda à la fin de son règne. Les sanctuaires des rois morts sont dirigés par les reines-sœurs (la *Lubuga*, qui prend alors le titre de *Nnaalinnya*) des rois défunts. À la mort de la *Nnaalinnya*, une autre princesse du même clan lui succède. Le choix d'un médium né d'une princesse, pour l'esprit de la Mayanja, entre autant sinon plus en résonance avec Ndege Nasolo qu'avec la lointaine Nazibanja, sœur de Kiggala. Ironie de la défaite, Kagulu est peut-être laissé à la charge non de sa reine sœur Lubuga, mais de l'un des fils de la meurtrière Ndege, la reine-sœur de son successeur et ennemi Mawanda.

L'irruption de Kagulu, roi du XVIII<sup>e</sup> siècle, stéréotype du tyran, particulièrement cruel, arbitraire et sadique, remet les choses dans l'ordre. Suite à la guerre civile qui voit Kagulu renversé et exécuté, le culte d'une rivière importante, Mayanja (*musambwa* ou, déjà, *lubaale*, s'il y a eu une étape intermédiaire) est transformé en culte d'une divinité royale (*lubaale mulangira*) qui se spécialise dans les exécutions. Le parallèle avec un culte plus tardif du dieu prince Bengo est, à cet égard, tout à fait éclairant. Bengo est un fils du roi Mawanda (c.1730-c.1760), capturé puis exécuté dans une guerre civile qui l'oppose aux fils de Kyabaggu (c.1760-c.1790). Il devient la divinité de son lieu d'exécution. Le bourreau Senkole, responsable de sa mise à mort, devient aussi le médium de Bengo. Les nuances entre les deux cultes permettent juste de saisir une transformation de la pratique des exécutions entre le début du processus, sous Kagulu, et la maturité du système, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Les sources de la Mayanja cachent, derrière le temple d'une divinité ancienne, un sanctuaire royal et un lieu d'exécution dédié au très sangui-naire roi Kagulu.

## Conclusion

À partir d'un léopard empaillé, on perçoit des fragments de l'histoire d'une divinité ancienne et des multiples remaniements religieux du Buganda aux XVIII<sup>e</sup>, XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Le génie d'un fleuve (*musambwa*) dont l'origine

98. « *A very great liar went and told him [Mawanda] that Kagulu had risen from the dead and that he was already on his way from the direction of Entebbe to fight him* ». Kaggwa 1971 : 73.

se perd dans la nuit des temps se transforme en fleuves jumeaux marquant les frontières entre le royaume du Buganda et celui du Bunyoro (à partir du milieu du xvii<sup>e</sup> siècle ?). Au xviii<sup>e</sup> siècle, pendant les terribles conflits internes et externes qui ravagent le Buganda (ou, plus simplement, lui donnent naissance), ce génie du lieu se transforme en une nouvelle catégorie d'esprit, une divinité princière (*lubaale mulangira*) particulièrement sanguinaire.

Il s'agit d'un sanctuaire typique, organisé près de sources et d'un bosquet sacré. Lorsque les chrétiens et les musulmans prennent le pouvoir, l'ancienne religion est interdite. Les sanctuaires sont profanés et délaissés. Les sites d'exécution sont fermés dès 1889. Les bourreaux royaux sont licenciés. La déprise démographique aidant, ces lieux redoutés tendent à être évités, abandonnés. Laissés en friche, ils sont très vite recouverts d'une abondante végétation. Au début du xx<sup>e</sup> siècle, la pression foncière se fait sentir à Busega (qui fait déjà partie de l'agglomération de Mengo-Kampala) puis, dans les années 1920, sur la berge opposée à Kabojja. Ces lieux maudits sont neutralisés dès lors qu'ils sont abandonnés aux églises chrétiennes.

Les sources de la Mayanja ne sont vraisemblablement réoccupées par des tradipraticiens qu'après la restauration de la monarchie, en 1993. C'est le cas dans la majorité des autres sites sacrés. Paradoxalement, cela correspond sans doute aussi au défrichement du bois sacré et à la plantation d'eucalyptus, qui, en 2013, semblaient avoir une vingtaine d'années. Le don d'offrandes et la pratique de rituels discrets en l'honneur de Mayanja ont certainement continué durant l'ensemble du xx<sup>e</sup> siècle et surtout après 1955 (le retour d'exil du roi Muteesa II). Même après 1993, les sources de la Mayanja restent un sanctuaire très secondaire. Il n'a rien de commun avec les sites les plus célèbres et les cabinets des tradipraticiens en vogue<sup>99</sup>. Il est dépourvu de l'attractivité de Mubende, par exemple (voir la contribution de Pennacini dans ce volume). Le culte établi de Mayanja décline au xx<sup>e</sup> siècle, et ne retrouve que peu de sa grandeur au xxi<sup>e</sup> siècle. Le mythe, en revanche, reste très populaire et connu<sup>100</sup>. C'est tout le fleuve qui porte son histoire, et pas seulement les sources à Seguku (d'où l'article du *New Vision* en 2013, qui porte sur Busunju et non Seguku).

Cela nous ramène à la misérable dépouille du léopard apprivoisé de Muteesa. Il n'a sans doute, de son vivant, pas de relation particulière avec Mayanja. Sa dépouille naturalisée est entreposée dans la tombe du roi comme l'ensemble du cabinet de curiosités de celui-ci. Il s'agit de l'un des premiers animaux préservés de la sorte et exposés au Buganda. Sa présence dans un tombeau royal est incongrue, inquiétante. Les visiteurs l'expliquent *via* leur culture, en d'autres mots, *via* Mayanja, redoutable

99. Obbo 1996.

100. Voir par exemple : *Sunday Vision* du 09 juin 2013.

dieu-prince, parent des rois du Buganda. Pour lui rendre hommage, on lui donne des offrandes. L'appât du gain des gardiens l'emporte sur l'orthodoxie de la pratique et fait le reste.

Le culte de Mayanja appartient aux grandes transformations religieuses et politiques du XVIII<sup>e</sup> siècle. Nous confirmons ici l'invention, au XVIII<sup>e</sup> siècle, de divinités princières. Les historiens, depuis les années 1970, se doutent que les chroniques royales cachent un nombre considérable de manipulations autour du règne de Mawanda (1730-1760), l'ennemi de Kagulu. Rendu confus par les omissions et les manipulations, l'écheveau est très difficile à démêler. Petit à petit ont émergé des manipulations généo-logiques – le transfert dans un passé lointain du règne de Nakibinge, par exemple. Les chroniques camouflent les traumatismes nés des guerres civiles, l'usurpation du trône par des roturiers (impensable, pour des royalistes radicaux du XIX<sup>e</sup> siècle).

Cette étude sur Mayanja confirme ces interprétations. Le drame des guerres civiles du XVIII<sup>e</sup> siècle est clairement l'enjeu principal des manipulations. L'ingérence nyoro, sur laquelle nous n'avons pas insisté ici<sup>101</sup>, est clairement en arrière-fond. La fuite vers Busunju des princes et princesses cache un appel au secours au puissant voisin. Le mépris unique avec lequel est traitée la dépouille de Kagulu marque peut-être la distance des soldats étrangers avec les coutumes locales. On perçoit alors le désir de camoufler les ingérences du royaume du Bunyoro au nord, derrière les récits détaillés des guerres civiles dans les chroniques. Il s'agit, aussi, d'une période de grandes expérimentations politiques et religieuses, qui aboutissent à la création du puissant et efficace royaume du Buganda tel qu'on le connaît au XIX<sup>e</sup> siècle. Il n'est pas étonnant que la relation entre le roi-frère et la reine-sœur soit au cœur des transformations. La grande surprise, c'est l'ampleur de la manipulation misogyne des chroniqueurs qui édulcorent et camouflent la domination politique de personnages féminins du clan du léopard, au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Sans doute est-ce là que se situe la découverte la plus fascinante. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le pouvoir d'une femme, même de sang royal, est devenu plus obscène que l'inceste royal même. À partir du tout début du XIX<sup>e</sup> siècle (règne de Semakookiro, c.1800-1812), la société ganda bascule vers un système esclavagiste. Pour maintenir le contrôle sur une population essentiellement féminine, l'idéologie patriarcale est radicalement renforcée. Or, suite aux réformes de Ssuuna (c.1830-1856), l'inceste royal s'est banalisé. On dissimule donc dans les mémoires ce scandale d'un pouvoir féminin et régicide *via* l'inceste.

101. Médard 2012 : 124-137.



D'un point de vue méthodologique, remonter le temps, par petites touches, à partir de certains lieux de mémoire, permet de reconstituer des fragments du passé. Cette démarche fait ressortir la stratigraphie des mythes ganda. Les sources sont trop fragiles pour faire émerger des preuves irréfutables, mais nous avons collecté, petit à petit, des faisceaux d'indices très variables. Leur confrontation et leur enchaînement ont permis de proposer de nouvelles interprétations et de nouveaux questionnements.

Paradoxalement, Seguku s'avère être un lieu d'oubli plus encore que de mémoire. Cela, moins pour des raisons attendues (le désir d'oublier l'horreur des mises à mort) qu'au motif du scandale qu'il évoque : l'assassinat, par noyade, d'un roi du Buganda par une femme, sans respect pour le rang et l'âme du décédé.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ABBAMONTE Lee, 28-12-2009, In search of Idi Amin, <<http://www.leeabbamonte.com/africa/in-search-of-idi-amin.html>> (consulté le 25-02-20).
- ASHE ROBERT Pickering, 1970 [1889], *Two Kings of Uganda or, Life by the Shore of the Victoria Nyanza Being an Account of a Residence of Six Years in Eastern Equatorial Africa*. London, Frank Cass.
- 1894, *Chronicles of Uganda*. London, Hodder and Stoughton.
- BASUDDE Elvis, 09-6-2013, The Mystical River Mayanja, *Sunday Vision*, <<http://www.newvision.co.ug/news/643748-the-mystical-river-mayanja.html>> (consulté le 26-12-2014).
- CARTRY Michel, 1979, Du village à la brousse ou le retour de la question, in Michel Izard et Pierre Smith (textes réunis par), *La Fonction symbolique. Essais d'anthropologie*, Paris, Gallimard : 265-288.
- CHRÉTIEN Jean-Pierre, TRIAUD Jean-Louis, 1999, *Histoire d'Afrique. Les enjeux de mémoires*, Paris, Karthala.
- CUNNINGHAM James Frederik, 1969 [1905], *Uganda and its Peoples*, London, Hutchinson.
- DESCOLA Philippe, 2002, L'anthropologie de la nature, *Annales. Histoire, sciences sociales*, 57 (1) : 9-25.
- GARCIA Patrick, Histoire du temps présent, in Christian Delacroix, François Dosse, Patrick Garcia, Nicolas Offenstadt (dir.), 2010, *Historiographies, concept et débat*, Paris, Gallimard, T.1 : 282-293.
- HANSON Holly, 2009 Mapping Conflict: Heterarchy and Accountability in the Ancient Capital of Buganda, *Journal of African History* 50 (2) : 179-202.
- HEUSCH Luc de, 1987, *Écrits sur la royauté sacrée*, Bruxelles, Édition de l'université de Bruxelles.
- KAGGWA Appolo, 1971 [1902], *The Kings of Buganda*, Nairobi, East African Publishing House.



- 1934 [1907], *The Customs of the Baganda*, New York, Colombia University Press.
- KIWANUKA M.S.M., 1972, *A History of Buganda*, New York, APC.
- LE VEUX, 1917, *Premier essai de vocabulaire Luganda-Français d'après l'ordre étymologique*, Maison Carré, Imprimerie des missionnaires d'Afrique (Père blanc).
- KODESH Neil, 2010, *Beyond the Royal Gaze: Clanship and Public Healing in Buganda*, Charlottesville, University of Virginia Press.
- LOWIE Robert H., 1920, *Primitive Society*, New York, Boni and Liveright.
- MACKAY Alexander M., 1898, *Mackay Pioneer Missionary of the Church Missionary Society to Uganda, by his Sister*, London, Hodder & Stoughton.
- MASABA Simon, NSAMBU Hillary, 19-12-2011, Kajubi transfered to Masaka, *New Vision*, <<http://www.newvision.co.ug/news/314950-kajubi-transfered-to-masaka.html>> (consulté le 26-12-2014)
- MÉDARD Henri, 1999, Les sanctuaires de Namugongo (Ouganda) et la fabrication de saints africains in Jean-Pierre Chrétien et Jean-Louis Triaud (dir.), *Histoire d'Afrique. Les enjeux de mémoire*, Paris, Karthala : 459-472.
- 2005, La peste et les missionnaires. Maladies et syncrétisme médical au royaume du Buganda à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, *Outre-Mers Revue d'histoire*. 346-347, 1<sup>er</sup> semestre : 79-102.
- 2007, *Le Royaume du Buganda au XIX<sup>e</sup> siècle. Mutations politiques et religieuses d'un grand État d'Afrique de l'Est*, Paris, Karthala.
- 2012, Identity, Religion and Race, Kintu's, First King of Buganda, Many Facets, (18th - 20th century) in Cristiana Panella (ed.), *Lives in Motion, Indeed. Interdisciplinary Perspectives on Social Change in Honour of Danielle de Lame*, Tervuren, Éditions du Musée royal de l'Afrique centrale de Tervuren : 87-223.
- à paraître 2017, Exécutions et esclavage au Royaume du Buganda (Afrique de l'Est, XIX<sup>e</sup> siècle), in Melchior Mukuri (dir.), *Hommages à Émile Mworoha*.
- à paraître 2018, Paradoxes frontaliers au Buganda : héritages anciens et bouleversements coloniaux en Ouganda in Boilley Pierre et al., *Les Frontières en Afrique*, Paris, Karthala.
- NORA Pierre, 1984, 1986, 1992, *Les Lieux de mémoire*, Paris, Gallimard.
- NSIMBI Michael B. 1980, *Amannya Amaganda N'Ennono Zaago [The Names of the Baganda and their Origins]*, Kampala, Longman Uganda, 1980.
- OBBO Christine, 1996, Healing, Cultural Fundamentalism and Syncretism in Buganda, *Africa*, 66-2 : 183-201.
- PENNACINI Cecilia, 1998, *Kubandwa : La possessione spiritica nell Africa dei Grandi Laghi*, Torino, Il Segnalibro.
- RAY Benjamin C., 1991, *Myth, Ritual, and Kingship in Buganda*, New York, Oxford University Press.

- ROSCOE John 1965 [1911], *The Baganda*, London, Franck Cass.
- ROWE John, 1970, Introduction, in Robert Pickering Ashe, *Two Kings of Uganda or, Life by the Shore of the Victoria Nyanza Being an Account of a Residence of Six Years in Eastern Equatorial Africa*, London, Frank Cass : VII-XXI.
- SCHOENBRUN David Lee, 1998, *A Green Place is a Good Place. Agrarian Change, Gender and Social Identity in the Great Lake Region to the 15th Century*, Oxford, James Currey.
- SCHOENBRUN David Lee, 2013, A Mask of Calm: Emotion and Founding the Kingdom of Bunyoro in the Sixteenth Century, *Comparative Studies in Society and History* 55 (3): 634-664.
- STEPHENS Rhiannon, 2013, *A History of Motherhood. The Case of Uganda, 700-1900*, Cambridge, Cambridge University Press.
- TAYLOR John V., 1958, *The Growth of the Church in Buganda: An Attempt at Understanding*, London, SCM Press.
- TUCKER Alfred, 1908, *Eighteen Years in Uganda and East Africa*, London, Edward Arnold.
- WRIGLEY Christopher, 1996, *Kingship and State, the Buganda Dynasty*, Cambridge, Cambridge University Press.

### Archives

#### Archives Pères blancs (missionnaires d'Afrique), Rome

DIAIRE DE RUBAGA, version dactylographiée et version manuscrite d'Alger  
ACHTE, Auguste, *Histoire des rois du Buganda*, 1900, 33 p.

#### Rhodes house, Oxford

ROSCOE, J. KAGWA, A. *Enquiry into Native Land Tenure in the Uganda Protectorate*. 1906, p. 7, MSS Afr.s.17.

#### Makerere University Kampala

##### *1<sup>o</sup> Africana Library*

KAGWA Apolo, *Ekitabo Kye Bika Bya Baganda Mengo*, Apolo Kagwa Press, 1912, traduction, *A Book of Clans of Buganda*, dactylographié, Wamala James, cote AF 301.2 KAG

KASIRYE Joseph F., *Abateregga ba Mulondo ya Buganda* [Royal princes of Buganda], Rubaga, 1954, in *Sources Material in Uganda History*, vol. II, p. 377-464, cote AF PSF 967.61MS4

##### *2<sup>o</sup> Makerere Institute for Social Research*

Lukiiko record book, 1894-1918 (traduction préservée par John Rowe)

#### Land Survey, Entebbe

Photographie aérienne n° 19. 15 : UG 15 : June 1955 : 152,54 mm : 24 000 : 6",  
Survey, Lands & Mines Department, Entebbe Air Photo, Library set n° 4.

Carte Uganda, *Kampala 71/1*, 1/50 000, 1967, Department of Lands and Surveys.  
Cadastre 71/1/21, Mutundwe Kaboja, s.d. [il s'agit certainement du premier cadastre effectué au début du xx<sup>e</sup> siècle pour démarquer la propriété mailo].